

Selon Matthieu
Quatorze

Voici une lecture de *Quatorze*,
chapitre quatorzième de l'évangile dit « *selon Matthieu* »,
en grec « *kata Matthaion* ».
Au commencement de ce travail, il y a donc un nom propre et un chiffre.

Matthaion, avec son tau et son thêta, translittère en grec l'hébreu מַתַּי (*Mattai*) qui lui-même abrège מַתִּיתָהוּ (*Mattithyahu*) qui signifie « le don de YHWH ».
Matthaion est donc l'équivalent du grec pur « *Théodore* », dont le féminin est « *Dorothee* ».
Il est aussi très proche du prénom « *Jonathan* » (en hébreu : « YHWH a donné »).
Voilà pour le nom qui est à lui seul une traversée linguistique, une histoire et une théologie.

Pour le chiffre, remarquons comme *Quatorze* est ici écrit en lettres,
en huit lettres précisément,
toutes différentes,
huit lettres différentes, soit moins d'un tiers de l'alphabet,
huit lettres dont ce « z » oriental qu'il partage avec ses frères et sœurs prochains :
Onze, Douze, Treize, Quinze, Seize.
Étrange et drolatique famille de mots à grand nez,
tribu de zinzin !

Quatorze, 14.
14, Quatorze.
Les chiffres et les nombres sont des êtres complexes,
Janus,
bifaces,
bifides,
bipolaires.
Les chiffres et les nombres ont une double écriture,
et donc une double vie.
Ils plongent dans les mondes et les choses leurs deux longues racines,
l'une dans l'ordre de l'arithmétique,
l'autre dans l'ordre de la grammaire.

Cette ubiquité crée en nous un trouble étrange et peu rassurant.

Adultères, les nombres ne cessent de rire de nous,
trompant le savant avec le poète,
le poète avec le savant.
Cela fut toujours ainsi,
cela sera toujours ainsi,
même si, aujourd'hui, comme le numérique semble tout emporter,
l'écriture numérique, si commode,
si rapide,
si codée,
si binaire,
est devenue un réflexe et une obligation.

Un choix de bousier,
un choix de peureux,

le choix du rusé et athlétique Sisyphe, le maudit de Corinthe en jogging, en sueur et tout effort pour ne pas mourir.

Triste réduction,
triste habitude que ce monde chiffré,
que cette vie chiffrée,
 enregistrée,
 comparée,
 divisible,
 ouverte aux quatre vents.

Oui, triste temps,
tristes maîtres.

Car l'arithmétique si rassurante est elle-même insondable.
14 se dira aussi $13+1$, $12+2$, $2^2 \times 3^3 - 17$, etc.

14 est légion, infini
 infini comme le triste indéfini d'**HEGEL**,
 infini comme la distraction selon **PASCAL**,
celle-là que l'on pose et que l'on pousse devant nous pour ne plus voir l'Inéluctable,
ne plus envisager l'insupportable événement de l'Impossible.

Méfions-nous, donc.

C'est pourquoi, ici, *Quatorze* revêt ses habits de lettres,
 ses habits de fête.
Il sort tout paré pour le carnaval des mots,
 tout poudré pour la ronde des métaphores.

Oui, *Quatorze* est un personnage glorieux,
 majestueux et étincelant.
Quatorze portera même une majuscule !
Ce sera *Quatorze* au gros Q !

Personnage tardif, certes,
artifice et convention,
né au treizième siècle, dit-on,
fils peut-être d'Etienne **LANGTON**,
 chancelier de l'Université de Paris,
 évêque de Canterbury,
fils donc, peut-être, d'un père anglais,
 universitaire,
 épiscopal,
 pragmatique,
 célèbre.

Mais au fond, peu importe, car *Quatorze*,
 anglais ou pas,
 fils d'évêque ou pas,
 fils d'un célèbre universitaire ou d'un obscur moine copiste,
ne sera jamais un bâtard, né du hasard ou des caprices.

C'est un fils désiré, attendu, espéré.

Il naît comme l'enfant espéré, attendu, désiré, d'une longue et lente histoire de lecture,
de décantation,
de fermentation,
de confrontation,
de méditation,
de germination,
marquée de journées parfois obscures,
lente et douce et longue mesure de lente et douce séparation d'entre les lettres,
d'entre les mots,
d'entre les phrases,
d'entre les paragraphes,
d'entre les chapitres,
comme on traversait autrefois la mer en ouvrant une route en son milieu.

Et quand, enfin, le Verbe se fit chair,
il se fit aérien,
aéré,
lettres noires entrecoupées d'espaces blancs sans rien,
sans noir,
traces et neige,
signes et nuage.

Quatorze de Matthieu naquit donc à son heure et illumina le texte-Maison,
qui est une auberge et un puits,
et bien d'autres choses encore.

Il est venu, le temps de boire au texte-source,
lui qui inspire la pause et la respiration.
Il vient, il vient, il invente par sa vie
il requiert par son *topos*,
l'espace-joie du blanc,
du saut de ligne,
du saut de page,
du titre en gras,
de l'épisode,
du roman feuilleton.
Le chapitre ainsi défini s'ouvre et s'étend,
clôt et libère,
délimite et révèle.

Genèse du texte biblique lui-même,
organisé et assoupli,
ouvert et partagé,
menant, l'allure tranquille, sa mue de papillon
du rouleau au codex,
du codex à l'imprimerie,
de l'imprimerie à l'hypertexte,
de son auteur à moi,
de moi à vous,
de lui à nous.

Et l'imprimeur vit que cela était bon.
Et le lecteur vit que cela était très bon.

Quatorze, mon frère, ce commentaire est donc à ton honneur,
fruit du travail des matins,
et du soir,
ayant pris forme involontaire d'une longue et interminable prosopopée,
de la fuite en forme de pente douce vers un horizon interprétatif où tu nous appelles.
Où tu nous convoques.

Cette fuite qui roule sa bosse est un grand fleuve né du combat,
du retour au lieu de la défaite,
une agonie liquide et torrentielle,
une joie et un jeu.
Un jeu infini et inépuisable.
Une joie inépuisable.
Une défaite inépuisable,
Un délire joyeux et inépuisable.
Un épuisement herméneutique d'inépuisables commentaires.
Puis, le commentaire même de cet épuisement.
Et le commentaire du commentaire.
Car, dis-moi, comment taire l'Inépuisable ?

Inépuisable, oui,
c'est le vent dans les arbres,

Inépuisable, oui,
c'est le soleil et le ressac de la mer qui jouent avec l'enfant, sur la plage.

Inépuisable, oui,
c'est le désir infini de poèmes éternels,
aux étendards flamboyants.

Inépuisable, oui,
c'est l'infinie tristesse du Monde qui se lève,
et vient à soi.

Inépuisable, oui,
c'est la beauté des femmes qui se révèlent à soi,
et viennent à soi,
pour faire palpiter toute chair.

Inépuisable, infiniment,
et lent, infiniment.
Inépuisable et lent.

Ici, la lecture change d'échelle,
elle débraye.
Elle ralentit, répète, bégaie, se recroqueville, se tait,
devient très lente et microscopique.

Un monde disparate apparaît alors qui n'infirmes pas les autres,
ceux de l'habitude, ou de la course,
de l'information et de l'efficacité,
le rythme habituel de lecture, désormais,
où l'on saute des mots,
où l'on saute des lettres,
où l'on commente
où l'on s'insulte.

Où l'on réagit à l'insulte.

Ici, c'est regarder un jardin le soir, à l'appel du soir,
le regarder sur *Google view*,
le regarder au microscope électronique.

Trois visions, toutes vraies, toutes fausses, toutes incomplètes, toutes exactes.
Trois figures d'un monde mystérieux,
ouvert et kaléidoscopique.

Des esprits excessivement curieux diront : « *Pourquoi Quatorze ?* »
« *Pourquoi pas Quinze ou Seize ?* »

Je n'ai pas de réponse à leur apporter.

Rien d'autre que le faible « *Pourquoi pas.* »

Rien d'autre que les mots de l'autre divin quand des enfants, brisant le cycle des larmes, apostés derrière le mur du jardin, chantent l'étrange comptine :

« *Tolle, lege* ».

« *Tolle, lege* », puis « *Sero Te amavi* ».

Tard sera toujours trop tard pour nous,
mortels,
jamais trop tard, pour lui, Éternel.

Mais, ici, l'interprète et son lecteur entrent discrètement en éternité !

En ce temps-là (*kairô*),

Au commencement de *Quatorze*, le porche.

Au commencement, le déictique.

Au commencement, comme souvent, une désignation.

Quatorze naît d'une autorité indexée qui prend ses responsabilités
d'un guide anonyme et transparent qui conduit,
et donc d'une confiance donnée sans laquelle tout est vain, vanité, vapeur, dissolution.

L'acte de foi à demi intéressé,
jamais pur, jamais intact,
toujours en cela symbole et signe ambigu.
Mieux, ce goût des signes ambigu,
celui-là même qui nous protégera de la gnose en nous soumettant au régime salvateur de l'erreur,
se tiendra toujours en fond de tâche.
Il est notre berger et notre limite.
Il sera notre maître intérieur,
le *magister* intérieur de nos chemins d'écriture.

Lire ici serait donc aussi cette décision résolue
et l'activité, parfois âpre et difficile, d'une *fides quaerens intellectum*.

Lire ici serait une foi et la remise de soi en un autre qui parle,
la réponse tranquille au miracle inouï de la présence d'un texte.

Lire ne serait-ce que pour comprendre qu'il y a déjà un texte.

Il y a.
Es gibt en allemand.
Il y a, don initial.

Il y a une page blanche,
il y a des lettres, des mots, des phrases, un chapitre,
il y a une syntaxe, une grammaire, une langue,
il y a une voix qui parle
il y a une voix qui raconte,
qui me raconte.
La voix me connaît.
Qui suis-je maintenant que celui que la voix connaît,
et qui me parle ?
Et qui désire me parler ?

Il y a un espace,
de l'être,
de l'être en relation et de suite,
instantanément,
un temps dans cet espace, dans cette relation.

Cette parole qui cherche non pas obéissance mais réponse est parole d'humain à humain,

de visages à visages,
de chair à chair,
de chairs en espace,
d'humains temporalisés,
corps de texte adressée à des corps de chair,
encharnement de mots posés qui veut faire chair chez son lecteur,
une alliance désirante de chair parlée, partagée, offerte, donnée.

Au commencement, il y a une alliance de chairs qui parlent et qui écoutent,
qui s'écoutent et qui se parlent.
qui se cherchent et qui se trouvent,
qui cherchent et qui trouvent.
Qui aiment.

Ce temps-là est *kairos*.

En Grèce, *Kairos* est un être étonnant,
une sorte de Dieu,
volant,
rapide comme l'éclair,
qu'il faut choper par la touffe des cheveux¹.



Kairos est un temps singulier, favorable, ouvert si on le choppe,
une opportunité à saisir.

C'est le temps des épiphanies, des Nativités, des révélation.
C'est le temps de la nouveauté qui vient, qui advient,
sans précédenée, sans cause, sans regret, sans excuses, sans raisons,
avec son monde et son langage.

¹ Voir Ariane JERPHAGNON, Préface à Lucien JERPHAGNON, *L'astre mort*, PARIS, Robert LAFFONT, 2017, p. 10-11.

C'est le temps décisif des aventures, de la joie et des événements,
du choix et des combats,
de la chance qui passe,
des destins exceptionnels et des occasions qui ne se reproduiront plus,
des coups du sort,
de l'Inattendu,
du miracle aussi,
de cet état suspendu où l'action devient tout à coup la sœur du rêve,
de ce dispositif rare où l'action devient la matrice du temps qui vient.

Kairos est à soi et pour soi son principe et sa présence.
Kairos est la souffrance bienheureuse d'une liberté qui s'éprouve,
et ne peut se découvrir qu'accompagnée.

En cela, *kairos* se pose et s'oppose.

Il n'est pas *Aiôn*, durée, génération.
La matière d'une histoire racontée comme saga pour *Péplums* et Blockbusters,
une histoire à rebondissements pour thèses, manuels ou divertissements pittoresques,
une histoire au format 52 minutes.

Une histoire humaine, trop humaine.
Une histoire sans Mystère.
Une histoire de vivants sans la Vie.

Kairos n'est pas plus *Chronos*

Car *Chronos* est comme un serpent voleur, lové et envolé,
enrobé et enrobant,
dévorant sa queue qui est bouche d'ombre.
Chronos semble parfois la succession d'égales séquences,
un étrange ensablement où l'emportement n'est plus qu'un appel inexorable à la répétition.

Mais *Chronos* ment *s'il parle*.
Chronos ne chante pas, ne parle pas.
Chronos déploie juste la victoire apparente de la destinée.

Triste éternité.
Tristesse d'éternité pour vieillard idiot et philosophe allemand fou.
Nihilisme pour bavards.

Ce n'est peut-être pas seul hasard s'il fût bientôt l'homonyme du titan benjamin, roi parricide des saturnales
et dévoreur d'enfants.

Chronos, dit-on, serait un Monstre bâtard, né de la Terre inane et de l'écoulement immobile, ou bien du
Néant, ou bien des eaux non divisées, *i.e.* du Tohu Bohu. Ce bâtard indivis et sans identité faucherait et
défigurerait ce qu'il touche de par sa puissance fusionnelle universelle. Mais n'est-ce pas encore lui prêter
trop d'intention ?

Kairos et *Aiôn* et *Chronos* sont disparates, au sens précis de **LEIBNIZ**. Ils sont les principes de trois ordres :
Néant, Histoire officielle des héros et des dominations, libertés.

Ils sont les bâtisseurs de trois mondes qui parfois se superposent.
Trois mondes en nous.

Seul *Kairos* inaugure un espace littéraire, ouvre sans retrait un champ poétique.
Seul *Kairos* garantit l'historicité dramatique d'une *analogia libertatis* toujours rapportée à la vie des corps.
Ce n'est pas un lieu où l'on va (*eis* + Accusatif), un lieu en projet.
Une utopie, un rêve, une illusion
Ce n'est pas non plus un lieu noir, clos, destructeur.
Un bain, une prison. Un plafond pourrissant.

C'est un lieu où l'on repose.
C'est le lieu donné de la Vie vivante,
parlante, mourante.

Voici donc le lieu.
Reste à comprendre la formule.
Reste le reste de *Quatorze*.

entendit (*êkousen*) Hérode,

Le reste qui vient de suite est un nom propre.
Un nom puissant,
le nom d'un Roi,

HERODE Antipas II, ou Antipater, nom du père de son père, **HERODE** le Grand, l'Iduméen, le vainqueur de la JUDEE, et de sa quatrième femme, d'origine samaritaine, **MALTHACE**.

Un nom ici qui n'existe dans le texte non par soi,
le texte s'en moque,
mais par ricochet, en écho,
en situation seconde d'écoute.
Un Roi interpellé sur un Dehors qui résonne.

Or, écouter c'est aussi se taire, recevoir, obéir.
Il va donc y avoir de suite un drame de silence, de réception et d'obéissance,
un drame d'écoute,
sur fond de renommées concurrentielles,
i.e. de crise de reconnaissance, de gratification, d'amour peut-être.

C'est donc là, à la confluence de l'histoire bête, compliquée, alambiquée, ennuyeuse des pouvoirs qui vont et viennent, qui s'en vont et qui reviennent, d'avec l'autre histoire, celle qui importe, comme justement elle échappe au comput et aux annales, l'histoire sainte du *Kairos*, ayant ici forme et style d'évangile, ayant ici forme et style poétique d'une bonne annonce, que se déploie le Mystère en mots qui viennent.

le tétrarque,

Tétra signifie quatre.
1+1+1+1.

HERODE Antipas,
roi par quart, par part, par partage,
quand le pouvoir n'aime pas les partages.
HERODE Antipas, partie de roi. Quart de roi.

Pauvre roi diminué, amputé, éclaté, roitelet à la découpe en forme de croix latine.

HERODE Antipas serait ambitieux, entreprenant et peu doué, comme souvent les fils. Il serait intronisé tétrarque de Galilée et de Pérée à la mort du Grand, *i.e.* depuis l'an 4 avant. Il règne dès lors sur un territoire divisé, la GALILEE au Nord et la PEREE au Sud, car coupé en son centre des cités commerciales de la DECAPOLE, cette ligue d'au moins dix villes d'obédience grecque situées à l'Est du JOURDAIN, et rattachées depuis 63 avant à la Province de SYRIE.

Roi de deux huitième en fait,
car la division est finalement le coeur du projet de cette politique-là.

La division, *ad infinitum*, mais aussi la soumission, *ad infinitum*, *ad nauseam*,
puisqu'il sera un serviteur soumis et zélé de ROME,
un client précis,
un courtisan appliqué.

Mais qui n'est pas soumis à Rome s'il veut bénéficier du pouvoir latéral des vainqueurs par délégation ?

A la révocation de son frère, ARCHELAOS, 6 après, il rate le royaume de JUDEE, transformé par AUGUSTE en Province romaine. Petite récompense néanmoins, il sera intronisé intendant du Temple de Jérusalem, donc partie prenante des jugements du Sanhédrin et interlocuteur du procureur en place. Nous l'y retrouverons en fin de récit.
Il sera là.

la renommée (*akoên*) de Jésus.

Voici donc l'objet du délit.

Le nœud du drame.

Une renommée, un bruit au sein de la populace, une émotion populaire,
concernant ce dénommé Jésus, *Josuah*, « Dieu sauve ».

Le débat a déjà la forme d'un duel.

Renommée contre renommée.

Qui sauve ? Quel salut attendre ?

Verset deux

et dit à ses serviteurs (*paisin*) :

Ce drame crée du langage.

Et la parole tétrarque révèle son auteur.

D'abord elle est adressée à des serviteurs, ou des esclaves,
le terme est indifférent.

Plus précisément adressée à ses serviteurs,
objets,

non pas des personnes en soi, par soi et pour soi, mais seulement des possessions.

Des possessions plurielles, indifférenciées, renvoyées au groupe, au troupeau.

Du moins ceux-là ont-ils d'être définis, par ce fait narratif lui-même, comme des interlocuteurs,
ou plutôt des inter-écouteurs.

Où alors, ne sont-ce que les artifices d'un soliloque,

les artefacts d'une interrogation intime, d'une question intérieure ?

Où les complices de circonstances d'un nouvel exercice du pouvoir,

Un aréopage de courtisans.

Car nous ne les entendrons pas, ces « serviteurs ».
Jamais.

Ce ne sont pas des disciples, que l'on interroge et instruit.
Encore moins des amis, avec lesquels on dialogue.

Ils sont là, mais ne parlent pas.
Ils écoutent mais ne répondent pas.
Peut-être s'interrogent-ils :

« *Que va dire le chef ?*
Que va-t-il nous arriver ?
Est-ce bien ou mal ? »

Ils feignent sans doute de s'intéresser...
Mais ils ne feront jamais que servir la possibilité de la parole de l'*archos*, du *princeps*, du maître.
Ils ne feront jamais que rendre possible la comédie des soi-disant gens importants,
des empereurs, des rois et des quarts de roi.

Ils ne sont rien qu'une cheville de communication,
un décor transparent et sans couleur dans l'exposé du drame.

« *Celui-là*,

Alors bon, que dit-il ce quarteron de roi ?
Que dit-il puisque nous entendons sa voix au style direct.
Comme si un politique pouvait parler au style direct !

Il dit : « *celui-là* ».

Il désigne,
sans citer le nom attendu.

Il désigne le nom attendu comme un leurre, une erreur.

C'est un sans-nom dont il s'agit en fait,
un crypto-anonyme,
un masque,
une dissimulation.

Ce n'est pas un nom mais un stratagème qu'il convient de débusquer,
une nouvelle ruse des événements,
et un nouveau danger à éviter.

Mais lui n'est pas dupe.
Il sait, il comprend.
Il a compris.
Et comme il a compris, il amortit.
Il anticipe.
Il sera prêt pour le combat.

Et il rassure autour de lui.
Il sait survivre en atmosphères hostiles.

Il a été éduqué pour cela.
Il est cela.

Pas de problème.

celui-ci est

« *Celui-ci est* » ou « *C'est* » c'est le début des problèmes quand il est dit par un humain,
pire encore quand il est dit par un roi, même quart de roi.
Ou plutôt, dire cela, c'est devenir comme un roi.
C'est donc mourir à la Vie.

Tuer le *kairos*.

Car « *C'est* » ne donne pas de nom,
ne sait plus savoir seulement nommer,
par délégation.
« *C'est* » croit aller à la chose même !

Donc « *c'est* » se trompe et nous trompe.

Jean le Baptiste,

Surprise !
C'est qui :
Fantomas ?

Non, **JEAN** le Baptiste.

JEAN le Baptiste...

JEAN le Baptiste c'est un nom et une action, tout ensemble,
désormais inséparables.

Le nom porte le tétragramme, *YHWH*, contracté à la « grâce », *hanan*.
En **JEAN**, *YHWH* fait grâce
Rien que ça.

Ici, en cet humain-là, quand *YHWH* fait grâce il baptise,
il plonge dans l'eau les pécheurs contrits en vue de la conversion,
du retour en grâce.
Il plonge le pécheur dans l'eau théologique du JOURDAIN.
Ce n'est pas rien, le JOURDAIN,
c'est le pendant de la mer des Joncs dans l'économie textuelle de la Torah,
c'est le véritable entrée dans la Terre de la Liberté,
la douane.
Un douanier qui connaît son Isaïe,
qui connaît ses Ecritures.

Dans le simple nom du gars, voilà déjà toute une histoire convoquée !

Jean est donc un douanier docte qui ouvre un chemin,

ou plutôt un contrebandier qui trafique un chemin de salut,
un passeur d'âme aimé des gens,
un nocher symbolique qui apaise en ces temps tourmentés de colère,
et réactive l'antique espérance.

D'où son succès, sa réputation, sa renommée.

C'est aussi une sorte de nouveau **JOSUE**,
mais une sorte de **JOSUE** en regard puisqu'il ne succède pas à plus grand que lui,
au plus grand des prophètes.
Au contraire, il annonce un guide plus grand que lui,
un **MOÏSE** plus grand que lui,
auquel il se soumet et qu'il laisse faire,
non sans réticence,
non sans un combat intérieur.
Voici donc un second après le premier, réduit et redéfini comme ancien et prédécesseur.
Voici donc non plus un plongeur d'eau,
mais un plongeur de feu et d'esprit saint.

Mais, pour **HERODE**, tout ça est plus simple.
Pas de deux.
Ce **JESUS** qui pose problème, ce n'est que **JEAN** le baptiste.
du déjà-connu qui continue,
la même histoire qui n'en finit pas.
Un cauchemar répété chaque nuit.

C'est peut-être aussi la révélation d'un désir enfoui au cœur du quarteron,
son espérance secrète et sa culpabilité,
sa mauvaise conscience.

Son truc, quoi...

lui s'est réveillé des (apo) morts,

Sauf qu'il y a un petit problème.
JEAN est mort !
Problème de taille tout de même.

Et nous l'apprenons-là
indirectement, par ricochet,
après un court raisonnement :
S'il est ressuscité, c'est qu'il est mort !

Bon, il est mort.
On le savait « *livré* » (4, 12).
Par qui d'ailleurs ? Par Dieu ?
On l'avait quitté tourmenté en prison (11, 2),
prison assez libérale d'ailleurs,
où l'on peut facilement communiquer d'avec l'extérieur via des groupes de disciples.

Il est mort.
Le quarteron le savait, pas nous.

Vexation du lecteur.

Pourquoi le narrateur ne l'a-t'il pas dit ?

Pourquoi nous faut-il l'apprendre ainsi ?

Mieux, mais s'il est mort, comment peut-il être **JESUS** ?

Réponse : **HERODE** le croit réveillé.

Il croit réveillé **JEAN** précédemment endormi dans le sommeil de la mort.

Il le croit de retour dans l'éveil,

Il le croit avec lui dans la présence,

dans ce qu'il convient d'appeler le monde,

le monde des présents, des éveillés, des pas-encore-endormis.

L'absenté est de retour.

Il revient en **JESUS**.

D'ailleurs le texte insiste : « *lui* » (*autos*).

« *Lui* », pas un autre.

C'est un mort-vivant.

un retour spectaculaire !

Un signe formidable et inquiétant.

Inquiétant car **YHWH** a choisi son camp...

HERODE le croit, car il croit à l'éveil des morts.

HERODE est un bon pharisien en ces choses.

Il croit son catéchisme.

Ce n'est pas un athée de rigueur, un nihiliste.

Il y a donc prise sur lui et pour l'espérance et pour la colère divine.

Il y a place pour un débat compliqué.

et à cause de cela les miracles (dunameis) s'œuvrent (energousin) en (en) lui. »

Tout devient clair, brusquement.

La causalité est de retour : « *à cause de cela* ».

La causalité rassurante, organisatrice, humanisante.

Suffisait d'y penser.

Suffisait d'être suffisamment inventif et perspicace pour y penser.

Suffisamment malin,

croyant,

initié aux mystères divins.

Tout rentre dans l'ordre des chaines causales,

l'ordre implacable des chaines causales.

La suite devient ainsi limpide :

La renommée qui pose problème est fondée sur des miracles,

des dynamismes divins,

créateurs et salvateurs,

qui s'œuvrent d'eux-mêmes,

dans lui,

le **JESUS-JEAN**,

et presque sans lui,

en tout cas par-delà lui,

ou plutôt par-delà lui et d'au-delà de lui.

A travers lui, en quelque sorte, un autre agit vers des autres.
Une communication inattendue s'établit, ayant forme de miracles,
ayant forme d'œuvres auto-mobiles, auto-produites, autonomes.
A travers lui un monde autre entre en scène et fout la pagaille.

Car ce qui importe ici reste que ces dynamismes si étonnants,
si rayonnants,
si miraculeux,
aient leur origine d'ailleurs du monde,
d'au-delà de la mort,
de la Puissance d'éveil même,
de la pure puissance de mise en présence.

Une autre autorité jaillit, dominatrice et non dominée,
autonome et à forte capacité mobilisatrice.
Une autre autorité sans pouvoir,
 sans généalogie princière,
 sans querelle de familles,
 sans clientèle à entretenir ni étiquette de cour à respecter,
 sans territoire,
 sans quart de territoire,
 sans frontière à surveiller.
Une autorité affranchie de la mort même,
la mort,
maîtresse universelle, divine égalisatrice.

Une autorité concurrente, libre et redoutable,
qui parle, qui œuvre, sans autorisation ni contrôle !

Le début de l'insoumission.
Le début de la fin.

verset 3

Car (*gar*)

Car, qui traduit le *gar* grec,
est une conjonction de coordination.
Nous le savons tous depuis le Primaire : « *Mais où est donc Ornicar Puis* » ?
Une coordination causale.
Avec **Car** nous retournons en arrière ou nous approfondissons.
C'est en tous cas le souhait du narrateur,
bien fier de son double effet :
 JESUS n'est pas **JESUS**, c'est **JEAN** ;
 JEAN est mort, et il est vivant quand même.
 avec un nouveau nom.
Une explication s'impose, pour le moins !

Hérode s'étant saisi de Jean,

Où nous retrouvons nos deux protagonistes.
Entre eux, une longue histoire, semble-t-il,

une histoire intime, très intime,
HERODE s'étant saisi de **JEAN**,
comme on saisit une proie,
avec l'idée d'imposer sa force, son pouvoir, son règne,
avec l'idée de ne pas forcément vouloir du bien (Cf. **18**, 28 ; **21**, 46 ; etc.).

Et quand un Roi saisit un Prophète, il appert des quelques siècles qui précèdent,
des quelques siècles de rapport difficile au sein du couple Roi/Prophète,
le couple né au premier livre de **SAMUEL**,
le couple voulu par **YHWH** pour contrer les velléités royales d'**ISRAËL**,
que cela finit souvent mal pour ledit Prophète.

Souvent pour ne pas dire toujours.

Une vieille rengaine donc.

le lia

Après la saisie, le lien.

Le prophète lié,
l'homme libre lié,
c'est la parole de Dieu mise en lien, aliénée,
soumise.
Ainsi finissent souvent les contre-pouvoirs...

Il ne suffit pas de saisir, il faut aussi lier,
museler, entourer de cordes fraîches bien dures,
entourer d'un mur de cordes roides,
aux nœuds compliqués,
des nœuds de scouts marins,
étouffer dans les entraves,
emmitoufler de carcans,
abasourdir au piloris.

Lier comme un saucisson,
Comme un cadeau.

Lier, relier, origine de religion, dit-on.
Il est vrai que la religion d'**HÉRODE** n'aime pas les grandes envolées au désert.
Elle préfère la sécurité de l'emballage.
Si elle relie, c'est toujours pour contrôler.
Ses liens sont de soumission.

Deux hommes donc,
deux projets en lien
deux religions, l'une liant l'autre.
Hier comme aujourd'hui.

et le mit en prison

Saisit, bien lié,

le prophète, devenu objet transportable, est mis,
ou placé (*apetheto*),
au mieux :
 en prison.
 La prison de 11, 2.

 Peut-être la forteresse de MACHERONTE, d'après **JOSÈPHE**,
 rivale de JERUSALEM,
 MACHÆROUS chez **FLAUBERT**,
 le palais de papa,

En prison, où que cela soit,
cela veut dire en réserve du monarque,
sous surveillance (le mot *phulakêi* garde un peu de ce sens premier),
jamais loin du regard royal,
ou d'un de ses sbires.
Ce n'est donc plus la *desmôtêriôi* de 11, 2, prison bien plus claire.
« *sa prison* » d'ailleurs.
C'est d'abord la prison méchante de ce regard perçant,
impudique et violent,
l'œil en coin du chef qui dit :
 « *I'm watching You.* »
 « *Je t'ai à l'œil, l'ami.* »

 « *Je te vois !* »

De fait, les Rois adorent voir quand les prophètes aiment d'abord écouter.

Et le panoptique se mélange mal avec le pan-acoustique.
De l'eau et de l'huile.
L'un construit des prisons et des réseaux internet quand l'autre cherche le silence et la solitude.
L'un jacule des spectacles quand l'autre fonde en soi le secret salvateur.
 D'ailleurs **JESUS** l'avait déjà relevé en 11, 8-9 : « *Qu'êtes-vous allés voir (idein) ?* »
 Voir, pas entendre.
 Voir le prophète comme un spectacle et pas comme un message.
 Voir comme les rois se donnent à voir,
 Voir le spectacle du pouvoir et des richesses.
 Réduire le prophète à un Roi !
 Réduire **DIEU** à un roitelet de **GALILEE**.
Et **JESUS** de renvoyer de suite les inconséquents à l'écriture, pour conclure par un appel à l'essentiel :
 « *L'ayant des oreilles, qu'il écoute.* »

Enfin, **JEAN** a-t'il au moins que la cellule ressemble parfois à un désert en réduction.
Un désert souterrain et nocturne.
Rien à faire, rien à voir, nulle part où aller.
Plus personne ou presque à qui parler.
Usine à écoute,
machine à écouter.

à cause (*dia*) d'**HERODIADE**,

la voici, la cause cachée,

la nouvelle Eve.
La salope.

HÉRODIADE.

Elle porte le nom de la tribu.
Elle est du clan et partagée entre deux hommes,
comme les royaumes.

HÉRODIADE,
sœur d'**HÉRODE AGRIPPA**,
fille de **BÉRÉNICE** et d'**ARISTOBULE IV**,
par lui petite-fille du Grand,
celui-là même qui exécuta tout de go son père (**ARISTOBULE**),
son oncle (**ANTIPATER**),
sa grand-mère (**MARIAMME l'HASMONEENNE**)
et son arrière-grand-mère.
Une tradition familiale qui aime à créer des orphelins
rappeler le prix du pouvoir
et faire dès l'enfance accepter un destin implacable de victimes expiatoires.

HÉRODIADE, survivante des massacres,
serait d'abord mariée à **PHILIPPE**,
dont elle a **SALOMÉ**.
Ce **PHILIPPE** n'est peut-être pas le tétrarque **PHILIPPE**,
mais un autre.
Il y a beaucoup d'ami des chevaux en ce temps-là,
comme il y a aujourd'hui beaucoup de collectionneurs de voitures.

HÉRODIADE, effacée dans l'histoire,
mais bien présente dans la mémoire,
personnage maléfique,
chantée par **FLAUBERT**, **MALLARMÉ** ou **BANVILLE**.
Les poètes t'ont chanté,
- qui les lit aujourd'hui ?,
mais en quelques mots, pauvrete, l'évangile t'a taillé, pour l'éternité, un costard de plomb !

verset 4

En effet,

Suite des explications.
Décidément, nous en apprenons de belles.
Lire c'est découvrir,
des choses et des choses que nous ignorions.
Des causes cachées,
des motifs secrets,
des enchaînements inavoués.

Jean lui avait dit :

JEAN et **HERODE** se connaissaient.
Mieux, ils semblent s'être parlé.

JEAN le Prophète a parlé à **HERODE**, le Roi.

Face à face semble-t-il.

Mais, dans la Bible, les prophètes parlent rarement aux rois face à face pour ne leur rien dire,
pour flatter,
pour courtiser.
pour évoquer le temps ou la mode,
pour s'occuper.

Ou alors ce sont de faux prophètes.

De sales imitations.

Non, le prophète vient et s'affronte, face à face.

C'est sa fonction, son mode, sa vie.

Il vient parler au roi face à face pour corriger,
pour dénoncer une vérité dévoyée,
pour rétablir une justice bafouée,
pour rappeler un commandement divin outragé.

Le plus souvent, on le sait, ce type de rencontre finit mal.

« Il ne t'est pas permis de l'avoir. »

La chose attendue survient :

le prophète rappelle sèchement la Loi,

Sèchement et sans apprêts.

sèchement, sans apprêts, mais positivement.

Il ne dit pas : « *C'est interdit* ».

Il dit : « *Pas permis* »

Il parle le dispositif de la Loi.

Il parle aussi l'interdit primordial au jardin d'EDEN (*Gn 2, 16-17*) :

Tout sauf un,

donc pas Tout.

Pas **PAN**.

PAN, c'est la mort.

PAN ! Tu es mort...

JEAN limite par sa parole, sans autre justification, le goût royal d'avoir absolument Tout en le soumettant à une permission,

une parole de permission,

un Tiers qui autorise,

Texte ou Voix,

Voix devenu Texte,

redevenu Voix qui crie au désert,

Texte vocalisé, hurlé, brailé,

Texte redevenu Chair tremblante.

Ah prophète,

encharnement libérateur de la permission,

reçu aujourd'hui comme *Peine à jouir* !

Comme si le Roi ne pouvait pas avoir ce qu'il veut,

jouir comme il veut,

hommes, femmes, biens, territoires, légendes, autorisation,

et conduire ses manœuvres politico-matrimoniales comme il veut.
Comme s'il pouvait exister en ces choses d'autre permission que celle de son bon vouloir,
son arbitraire,
sa finesse manœuvrière,
sa liberté.

Comme s'il n'existait pas que pour cela,
et, en cela très précisément, était admiré, craint, redouté,
jalousement envié,
et donc supporté.

Mais pourquoi donc cette interdiction ?

Parce que pour **JEAN** Peine-à-jour,
aveugle aux grandes considérations géopolitiques,
sourd aux fines analyses des stratèges, des experts et des observateurs avisés,
des *Think Tank* et des bloggeurs,
le couple **HERODE-HERODIADE** est d'abord et atrocement le mélange délétère de l'adultère et de l'inceste,
double profanation,
double idolâtrie,
double fusion,
double confusion,
quand **YHWH**, lui, crée toujours en séparant,
jusqu'à se séparer lui-même de sa Création,
Jusqu'à se retirer possiblement,
Jusqu'à disparaître de l'horizon contraint des humains bouillis et réduits à eux-mêmes.

Ce projet de mariage se fait au prix de la politique internationale, puisque qu'HERODE était marié
avec PHASAEELIS, une fille du roi de PETRA, ARETAS IV. L'ex sera chassée, répudiée. Maligne, elle
s'enfuira avant, pour retourner chez papa. D'où guerre aux frontières, puis lourde défaite.
Mariage politique, qui renforce les prétentions royales d'HERODE, contre HERODE AGRIPPA, mieux
en cour de ROME.
Enfin, c'est ce que disent les historiens,
qui hésitent sur beaucoup de points.
Tout cela est déjà à demi effacé dans les sables du temps.
Tout cela n'est peut-être pas très important.

JEAN cite donc implicitement la Loi,
[Lv 18, 16 et 20, 21](#)
supposée connue du Roi,
rappelle le principe de séparation.
Il est là pour cela.
Il est la Loi proclamée.

Il rappelle aussi l'interdiction de la répudiation par des femmes.
L'homme oui, à la rigueur, la femme non.
Même si la Loi romaine l'autorise,
du moins en principe ([ici](#)).
C'est d'ailleurs aussi pour cela qu'il convient de ne le pas faire,
par distinction,
par séparation d'entre les Nations.
JEAN semblera ici bien macho.
JESUS reviendra là-dessus ([19, 1-12](#)).

Et voulant le tuer,

La réponse du pouvoir n'est pas une écoute bienveillante,
une analyse raisonnée des arguments,
un retour sur soi,
une auto-analyse,
une conversion,
une pénitence publique,
un changement de vie.

La réponse est un désir puissant,
une volonté en branle.

Cet ébranlement sera le projet d'une mise à mort et d'un meurtre.
Car il convient seulement de faire disparaître l'objet du problème,
anéantir la cause de la mort symbolique,
l'origine de la blessure narcissique,
étouffer la voix impertinente dans le sang,
passer outre l'interdiction intempestive en arrachant le panneau indicateur.

Le prophète et le Quarteron se lient de manière tragique,
lui pour interdire,
lui pour tuer,
tuer l'interdiction,
tuer l'inter/diction.

Plus de Tiers possible pour le Roitelet entre le désir et son accomplissement,
Rien d'autre que deux monologues disparates,
Rien d'autre que la mort annoncée,
Rien d'autre que l'espace tragique et comique du Sang.

il craignit (*ephobêthê*) la foule

Cependant, ce désir de mort est contraint.
Contraint dans son élan même,
dans son projet même.

Quand le projet fantasmatique du meurtre de la Voix prophétique prend chair,
analyse ses conditions de possibilité et cherche une forme rationnelle,
il voisine soudain une hydre intérieure,
la crainte,
la peur panique,
la phobie,
celle qui empêche d'agir selon le désir et l'impulsion,
celle qui paralyse, fustige et renvoie à sa finitude,
à l'échec,
au ridicule et à la mort.

Le Roitelet découvre une limite redoutable,
ou la racine secrète de ses folies meurtrières.
En tous cas, il actualise en lui une passion nouvelle,
comme jaillie tout armée de sa tête,
qui soumet au crible la précédente.

Il expose au grand jour une faille et un écart.
Il confesse involontairement un trouble intérieur,
un doute, un danger,
et la vigueur comme torturée d'un débat stratégique qui met à mal la monarchie de sa volonté.
Il révèle ainsi la nature réelle de son pouvoir qui sera toujours d'être faible et menacé,
dupé et dupante,
en débat entre sa prétention déraisonnable et sa réalité pitoyable,
en tension malade avec des forces troubles et irréconciliables.

On comprend ici qu'une part de la Voix biblique ne soit pas seulement a-politique, en ce sens,
mais anti-politique.

Le Roitelet ne règne que sur un empire extérieur morcelé
et que sur un empire intérieur divisé.
Il sera toujours torturé dans l'exercice de sa puissance par une phobie souveraine.
Il sera toujours dévoré de crainte,
la crainte de la foule,
l'autre Roi,
l'autre Reine,
son vrai Prophète,
son vrai sujet,
son vrai Rival,
son double maléfique.

Le prix atroce à payer pour quelque illusion passagère.

Reste la tragique révélation : le Quarteron n'est pas contraint par la Loi de Dieu,
par la crainte de *D.ieu*,
qui, selon les textes, libère et fait vivre,
et fait parler le prophète.
Le Roitelet n'est pas un craignant *D.ieu*.
Ce n'est pas un Roi comme **DAVID**,
un Roi comme **SALOMON**.
C'est un Roi comme tous les autres.

C'est donc un Roi pire que tous les autres,
en terre d'ISRAËL.

Un Roi comme tous les autres,
c'est-à-dire un craignant la foule,
Un phobique obséquieux,
un misérable et un maudit.
Il mériterait en cela notre compassion et notre prière,
comme tous ceux de sa race.

Craignant la *foule*,
cela ne veut pas dire craignant le *peuple*,
le *peuple* organisé et responsable,
le *peuple* organisé et sponsorial de nos utopies démocratiques.
Ce *peuple* n'existe pas sous sa mandature.
Il ne peut exister sous ce régime de pouvoir.
Il est désormais sans lieu, sans nativité et donc sans possibilité.

Le *peuple* ne peut exister parce qu'il a décidé de ne plus exister,
depuis longtemps,
depuis *1 Sm 8*,
depuis que *Dieu* a concédé un roi à ISRAËL,
par dépit et par fatigue.

Le *peuple* fraternel a décidé librement de ne plus exister depuis la mandature du prophète SAMUEL.
Il a décidé de devenir *foule* soumise à un Roi.
Et de vivre dans la jouissance d'un régime de phobies réciproques.

Folies des Rois, folies des foules.

Voilà pourquoi HERODE n'est pas craignant le *peuple*, mais craignant la *foule*,
craignant une *populace* informe et volatile,
en fait un ancien peuple d'humains libres devenu blettes en refusant l'Alliance,
pour être comme les Nations,
en fait un ancien peuple royal devenu groupe passionnel,
pour être comme les Nations,
en fait un ancien peuple sacerdotal devenu groupe en fusion,
pour être comme les Nations,
en fait un ancien peuple prophétique devenu une nuée erratique,
un nuage de moustiques,
une Société des Nations organisée en nuages de moustiques

Voilà ce que craint au plus haut point le Roitelet de province,
voilà son provincialisme,
son monstre intérieur,
son maître intime et son *daimon* secret.
Voilà de quoi il est le symptôme et la victime expiatoire.

La foule anonyme et sans visage domine le maître dans l'ordre anonyme et sans visage du Roitelet de province,
dans l'ordre des Corps,
dans l'ordre des Corps soumis à toutes les passions,
des pauvres Corps flottant sur la mer énorme de nos passions,
dans l'ordre des Corps qui ne considère ni la Charité ni la Vérité,
ni la Joie inattendue du Salut ni la Joie bouleversante de la Vérité,
et réaliserait, au mieux, une paix civile fragile, une justice minimale et un mince espace de jouissance narcissique.

L'ordre vorace qui entend tout dévorer,
et réduire à si peu une époque menacée d'un nouveau délire totalitaire.

car ils le tenaient (*eichon*) comme prophète.

Car, nouvelle causalité,
nouvelle dépendance,
nouvelle sujétion.
Le Roitelet est lié à la populace qu'il est sensé dominer.
Il est tenu et retenu à l'opinion volatile de la foule volage.

Et l'opinion volatile tient JEAN de ses deux mains volages comme prophète.

La foule tient **JEAN** comme prophète.
La foule établit **JEAN** comme prophète.
La foule institue **JEAN** comme prophète.
La foule reconnaît **JEAN** comme prophète.
Le jeu est à quatre, désormais :

le Roitelet et ses ambitions,
JEAN et ses prétentions,
la foule et ses intuitions,
Dieu et son action en coulisses.

Carré magique,
carré tragique.

Comme la foule tient, le Roitelet se retient.
Nous en sommes-là,
dans une sorte de *statu quo* suspendu,
mais l'équilibre demeure fragile.

L'anniversaire (*genesiois*) étant survenu d'Hérode,

L'anniversaire grec ne contient pas l'année comme le latin.
L'anniversaire grec porte la genèse,
il ne pose pas la question du cycle annuel,
de la révolution solaire,
mais pose à nouveau la question de la genèse,
de l'origine, de l'apparition,
et, en creux,
celle de la disparition qui vient,
et de la mort qui vient.

L'anniversaire d'HÉRODE fête la genèse d'HÉRODE,
celle du roi et de sa généalogie,
présente comme à venir.
Il est donc là, en ce jour, avec toute sa famille,
tout son héritage et tout son délire,
avec aussi cette concurrence implicite d'avec le *Dieu* génésique.

Et cette fête laïque et royale,
par son déroulement même,
va possiblement nous révéler quelques vérités sur son objet.

Que célèbre-t-on ici ?

Et quelle place peut tenir le prophète du *Dieu* génésique lors de ces célébrations ?

la fille d'Hérodiade dansa au milieu [des convives],

Nouveau personnage, inconnu jusqu'à présent,
anonyme et sans âge,
défini seulement par sa filiation.
Ici, cela suffira.
Le reste reflète nos fantasmes.

HÉRODIADE a donc une fille.

C'est une mère.

La mère d'une fille qui danse,
une fille comme un cadeau d'anniversaire.

Elle ne danse par n'importe où.

Elle danse « *dans le milieu* » (*en tõi mesôi*).

Le milieu devient souvent,

dans les traductions qui nous prennent pour des enfants,
et pensent sans doute à Mc 6, 21,

avec sa mention d'un banquet pour les « dignitaires » (gr. *megistasin*), les « officiers » (litt. les « chefs de mille ») et les « notables » (litt. les « premiers ») de GALILÉE,
donc sans respecter le fait que Mt sait que Mc a écrit cela mais ne le reprend pas,
l'ôte même,

pensant aussi sans doute au livre d'ESTHER (*Est* 5, 3-6 ; 7, 2),
ou plutôt à une inversion du livre d'ESTHER,

à la citation ironique du livre d'**ESTHER**,
pour dire que tout cela est inversé mais déjà connu,
déjà vécu,
et revécu, mais à rebours,
les traductions habituelles traduisent donc le « *milieu des convives* »,
rajoutant ce qui n'est pas écrit.

Mais ici,
il semble bien que ce milieu,
ce milieu absolu où la jeune va, et entre seule, et danse seule,
soit aussi un lieu théologique.
Ce milieu désolé est un lieu dangereux, indisponible et réservé.
Le lieu théologique de l'arbre de vie, aujourd'hui interdit,
barré de deux anges aux épées foudroyantes,
après la confusion arboricole d'**ÈVE**.
En cela, un lieu divin,
et mortifère pour qui s'y place,
usurpant la place divine,
la place impossible.

Voyez, chez **JEAN, JÉSUS** sera crucifié au milieu.
La femme adultère sera placée au milieu,
et **JÉSUS** l'a rejoint,
là précisément,
signifiant déjà sa mort qui vient,
et la place de sa mort qui vient,
le sens de la place de sa mort qui vient,
et par sa mort la mort à venir de la loi pharisienne qui usurpait la place indisponible.

Au milieu, désormais, l'arbre de vie en forme de croix,
et le fruit de l'arbre à manger pour être sauvé.
Personne au pied de la croix,
jamais.

Retournement,
guérison,
Métabolisme,
salut ouvert,
offert.

Tout est accompli.

Une jeune femme à nouveau au milieu,
qui danse.
Le drame du jardin d'Eden se rejoue-t-il ?
Quelque chose va-t-il passer de main en main,
une pomme de discorde,
une totalité destructrice,
un fruit défendu ?

La scène inspirera les poètes, dramaturges, peintres et artistes,
surtout décadents,
qui rempliront le vide du texte de leurs angoisses,

donnant chair, corps, visage, voiles, chorégraphie et prénom à la jeune fille anonyme.
La scène inspirera aussi les théologiens et les sermonneurs,
qui feront de même, au long des siècles,
avec plus ou moins de talent.

Ce sera donc l'invention **SALOMÉ**, d'après Flavius **JOSÈPHE** (les *Antiquités Juives*, XVIII).

Elle sera une chimère pour Pères de l'Eglise,
un serpent qui ondule,
un corps nu qui tue,
le péché sur patte,
et l'éternelle licence féminine !

Elle sera aussi belle, orientale, exotique, plurivoque.

Elle sera la juive aux cheveux défaits,
aux yeux noirs,
au teint mat,
pleines de voiles transparents et de mystères insondables,
digne des gravures licencieuses que l'on regardait l'après-midi,
après le repas dominical et la poire,
dans les boudoirs de la bourgeoisie de province,
la bourgeoisie aux idées avancées.

Elle sera une héroïne de romans populaires
et un phantasme de bordels.

Elle sera un outil de déconstruction pour universitaires besogneux
et idéologues graphomanes peu informés.

Comme pour ce pauvre Roitelet,
cette fille anonyme est le puissant révélateur de nos délires
et la danse agitée d'antiques fantasmes.

et plut (*êresen*, 3S aor ind. act. d'*areskô*) à Hérode.

En trois mots la conséquence de cette danse.
Elle ne concerne pas les convives,
ou la mère,
ou l'art chorégraphique,
ou la candeur d'un jeu bien innocent,
comme un spectacle scolaire de fin d'année.
Ici importe d'abord la réaction du despote,
le lien nouveau entre la jeune fille et le despote,
sa belle-fille,
son cadeau d'anniversaire.

En ce régime, importe seulement la réaction du despote,
qui est le chemin, et la vérité et la vie,
dans son ordre.

Le cadeau suscite du plaisir.

Le cadeau est plaisant,
d'un plaisir simple, absolu,
 qui n'est pas une allégresse,
 qui n'est pas une joie,
 qui n'est pas un consentement,
 - autant de réalités à jamais perdue aux roides roitelets,
mais le passage fugitif,
 au milieu des viandes grasses et vins capiteux,
 au milieu des convives engraisés et avinés,
d'un corps enfantin qui danse,
un passage léger comme la trace en mouvement de ce qui n'est plus,
la douce chorégraphie du temps qui passe,
 des années qui passent,
 de la mort qui vient.
 Qui vient comme une jeune fille qui danse,
 pour tout emporter,
 pour tout détruire.

En dansant.

verset 7

Alors il s'engagea par serment

Ce plaisir seul du despote,
 ce plaisir peut-être si recherché et si rare,
 ce plaisir tant promis et tant redouté,
cet instant de plaisir,
 suspendu au milieu des convives,
est suffisant pour ouvrir béant un vaste horizon de possibles,
un vaste éventail d'ambitions,
 de luttes,
 de réalisations
 de phantasmes,
 de meurtres.
une participation provisoire au pouvoir et à la domination
un partage de la folie despotique.

Pour cela, il faut danser.

Ils sont tant à danser.
Elles sont tant à danser.

Il y aura toujours des danseurs,
des danseuses.

Le plaisir des maîtres n'aura pas de fin.

à lui donner ce qu'elle demanderait.

Le Roitelet cite alors **ASSUERUS** (*Esther* 5, 3-6 ; 7, 2).
Le sait-il ? Peu importe.

Nous le savons.
Le rédacteur sait que nous savons.
Le texte travaille avec l'intertexte.
Compare.
Oppose.
Relie.

HÉRODE parle donc comme un roi ancien,
il parle comme ont toujours parlé les rois dans la Bible.
Mais le texte se moque de lui,
le comparant à **ARTAXERXES**,
roi puissant,
riche
terrifiant,
comparant la jeune fille à une reine,
une sainte,
salvatrice de son peuple.

Cette moquerie n'est pas de pure apparence,
n'est pas un jeu.
Elle est aussi une explication,
et la source d'un drame.

Car de cette comparaison risible et triste
advient ce qui vient,
la violence qui vient,
l'inversion qui vient.

Le roi perse est puissant,
sur-puissant,
Roi des rois
Sur-roi.

Il le sait. Comment ne le saurait-il pas ?
Le monde le sait. Comment ne le saurait-il pas ?
Le Roi et le monde le savent tellement,
qu'il n'est même plus besoin de le savoir !

Le sur-Roi surpuissant,
si puissant qu'il n'est pas besoin de le savoir,
peut ainsi, aussi, et puissamment, devenir doux.
il peut puissamment se laisser attendrir.
il peut puissamment sauver,
il peut puissamment suspendre la violence.

Il peut tout faire nouveau, dans son ordre.
Car il embrasse la totalité de son ordre.
Il est le cœur et l'horizon de son Empire.

Il est maître de tout,
il est maître de sa violence.

Le tout-puissant n'est pas l'esclave de sa puissance.

Le tout-puissant doit pouvoir devenir impuissant, s'il le désire.
Il est peut-être même le seul à pouvoir être aussi impuissant.
Le tout-puissant n'est jamais plus puissant que dans la dérélition.
Cela est bien connu.
C'est logique.
Inutile d'insister.

Le roitelet, lui, n'a que peu de puissance.
Il le sait.

Comment ne le saurait-il pas ?

Le monde sait cela.

Comment ne le saurait-il pas ?

Sa femme le sait.

Comment ne le saurait-elle pas ?

Les convives du banquet le savent.

Comment ne le saurait-il pas ?

Et les convives,

après avoir regardé la fillette qui danse,

après avoir bavé sur la jeune fille qui dansait,

après les échanges graveleux et les gestes déplacés,

après l'*éros* des salles de garde,

les convives regardent vers le roitelet.

Ils l'épient avec curiosité.

Ils l'épient en sachant ce que tout le monde sait.

Le Roitelet sur-impuissant ne peut donc pas consentir à la douceur,
à la vérité.

Il ne peut penser contre soi.

Il ne peut dire « non ».

Il va lui falloir consentir à la jeune fille,
donner ce qu'elle demande.

Il lui va falloir obéir.

Absolument.

obéir à une jeune fille,

Absolument.

verset 8

Poussée en avant par sa mère,

La jeune fille n'est pas une femme.

Elle est une fille,

la fille de sa mère qui la pousse,

qui parle par elle,

qui agit par elle.

Quand le prophète parle la parole du Père très céleste,

la fille parle la parole de la mère très mondaine.

« En avant » fait la mère,
tu seras mon visage, ma voix, mes seins, mes hanches,
tu seras le stratagème et la ruse,
ma défaite ou ma victoire.

celle-ci déclare (phésin) :

Le texte grec ne dit pas qu'elle « *dit* »,
le peut-il d'ailleurs,
lui qui est vérité,
tant elle ne fait que répéter,
transmettre,
tant elle n'est que présence sans forme,
voix sans identité,
simple pronom démonstratif,
simple trace.

La jeune fille n'est pas une femme,
la jeune fille n'est pas une jeune fille,
la jeune fille n'est rien qu'un corps que désire le Roitelet,
un corps déclaratif qui oblige

« Donne-moi,

Voici donc la voix, nous l'entendons,
qui ordonne comme ordonnent les enfants,
simples, impératifs et terribles.
La voix ordonne le don qui a été assermenté,
et referme en une phrase le piège tendu.
La voix ordonne ce qui est dû,
ce qu'il est juste de réclamer en ces circonstances

ici (hôte)

Hic et nunc, les choses doivent aller vite,
elles doivent restées placées sous le regard de tous afin que le Roitelet ne ruse pas.
Ne s'esquive pas.
Le serment n'a de valeur qu'*ici*, devant tous les convives.
spectateurs et complices de l'œuvre maléfique,
sa condition de possibilité.
Un peu plus loin qu'*ici* le piège ne fonctionne plus.
Un peu après « maintenant », le piège ne fonctionnera plus.
Ici, tout de suite,
et la jeune fille restera devant le roitelet tant que cela ne sera pas fait,
donné,
et le groupe des convives attendra en silence,
et le Roitelet attendra en silence, devant la jeune fille qui attend son dû,
et la mort qui vient est toute entière garantie dans ce face-à-face au milieu de l'arène des convives.

sur un plat,

Curieux détail, ce plat,

curieux raffinement,
trouble cruauté et baroque volonté d'une mise en scène décadente et injurieuse.

Ce détail trahit-il plus la mère que la fillette ?
Trahit-il les débauches de la mère,
sa luxure fatiguée et ses sens épuisés ?

la tête de Jean le Baptiste. »

Dans la voix, **JEAN** n'est déjà plus qu'une tête,
un morceau détaché et posé sur un plat,
comme un mets de choix,
d'une valeur incroyable,
- la moitié du royaume !,
comme un aliment charmant,
comme un animal délicieux,
comme un cadeau précieux.

Une tête de prophète en guise de trophée,
le vrai dessert du banquet !

verset 9

Et le roi attristé,

Le tristesse du roi tranche avec l'ambiance de la soirée !

à cause des serments et des convives,

« *serments* » au pluriel,
il y en avait donc tant ?
Nous n'en connaissons qu'un.
Nous connaissons si peu.
Le roitelet est engoncé par tant et tant de serments,
tant de paroles dites,
tant de promesses publiquement proférées,
tant de liens si solides,
qui l'empoignent et l'étreignent.

On pourrait croire :
à chaque convives, son serment,
à chaque invité, sa promesse,
n'est-ce pas cela la politique ?
N'est pas à cela que se réduit le pouvoir,
depuis que l'ordre n'est plus le frère de la justice ?

Un jeu de dupe, en plus,
un jeu double.
Une complicité de partenaires,
de « *convives* ».

ordonna d'être donnée.

il y a tant d'ellipses ici,
tant de délicieuses ellipses dans cet ordre affreux.

On ne parle que de don,
d'un don désordonné,
sans objet
car il s'agit bien de donner une tête,
une tête en sous-texte,
la tête absente, innommée,
la tête tue,
d'une tête détachée du tronc,
d'une tête détachée du reste.
De la tête d'un mort décapité, donc.

Car il s'agit avant tout d'une mise à mort,
la mise à mort sans procès,
sans justice,
sans preuve,
sans souci,
comme pressé par les événements,
comme par défaut,
comme obligé,
comme s'excusant.

Il s'agit avant tout d'une mise à mort dans le pur arbitraire.

Il s'agit en cela de laisser apparaître le pur agir du pouvoir nu.
Et de le voir se promener sur un plat,
dans l'évidence,
dans l'évidence crue d'un banquet d'anniversaire où l'on rit,
danse et décapite.

Du don, en régime hérodien, il ne reste que cela :
la mort de l'innocent.

Verset 10

et envoyant,

Qui est envoyé ?
personne.

Pas de tête à donner, pas de tiers pour agir.
Pas de séide nommé,
de serviteurs louches,
de gardiens,
de soldats préposés aux basses-œuvres,
de *spekoulatôr* comme chez Marc (*Mc 6, 27*).

Voici au total un acte sans objet et sans agent,
un acte pur disais-je,

ne sachant comment dire.

il décapita Jean dans la prison.

C'est pourquoi, comme il n'y a personne,
c'est bien **HÉRODE** qui décapite.

C'est lui,
HÉRODE Roitelet,
le commanditaire et le bourreau,
l'envoyeur et l'envoyé.
Personne d'autre.

Cet assassinat est bien un nouveau face-à-face,
je n'ose pas dire un tête-à-tête,
entre le Roi et le prophète.
La suite d'une longue histoire,
la suite d'une longue et répétitive histoire.
tant, en ISRAËL, les rois ont toujours des prophètes qui végètent dans leur prison,
- c'est cela aussi l'histoire sainte,
une histoire de cul-de-basse-fosse,
comme nous avons une loi naturelle au fond du cœur,
un maître intérieur emprisonné au fond du cœur,
i.e. la responsabilité qui sourde parfois,
au détour d'une impéritie avinée,
d'une ouverture inattendue,
d'aimer ou de haïr la vérité.

Mais ici, dans ce face-à-face,
seul le prénom de **JEAN** est nommé.
Depuis le verset sept,
depuis le constat de la séduction maléfique,
la Royauté et sa charge d'airain,
prise au piège des serments,
a dévoré le prénom d'**HÉRODE**
qui désormais se dédouble et devient énorme.

Voici **HÉRODE** à la fois dans la salle du banquet,
à reluquer la fille,
à se dépatouiller de ses promesses maladroites,
à vérifier le regard des courtisans,
à faire comme il convient,
selon l'étiquette,
à la fois dans la prison,
afin que la tête roule,
et que le sang coule.

HÉRODE, nous le découvrons, n'a pas seulement,
sur la scène de la fête,
des yeux pervers.
Il a aussi, dans l'obscène,
des bras énormes et meurtriers,
qui étêtent sûrement les plus entêtés !

Cette soudaine et étrange extension révèle un système monstrueux
où la force a jugulé la justice.
où la parole tue,
où la parole porte de suite son couteau,
où le pouvoir et son spectacle jouxtent immédiatement les prisons,
où le monde s'est soudain réduit à la salle du banquet et à la prison.

Un monde biface et tragique dans lequel nous,
qui ne sommes pas roitelets,
ni danseuses,
devons choisir entre deux places déjà assignées :
courtiser ou mourir,
jouer son rôle dans le théâtre de la jouissance ou témoigner,
assister au délire du pouvoir ou attendre le couteau qui vient, au nom de la vérité.

Plus rien entre.

Plus rien donc que la mort physique, immédiate,
ou la mort spirituelle, différée.

Dans l'horizon plat du monde seul,
du monde désespéré,
la mort est partout.

Verset 11

Et fut portée sa tête sur un plat (*pinakī*)

Comme la tête se détache du corps,
elle ne tombe pas dans les oubliettes.

Au contraire,
elle commence un long voyage
durant lequel elle passe de main en main
et remonte ainsi vers la salle du banquet
pour, à sa mesure, participer enfin à la fête.

Le dispositif de ce verset n'est donc pas sans évoquer la dynamique eucharistique,
dans un redoutable métaschématisme.

Le meurtre du précurseur inverse et annonce celui du CHRIST,
mais l'offrande du corps se vivra alors sur le mode inouï de la liberté
et de la totalité,

don de tout, chair et sang, non pas seulement de la tête,
don à des amis, non pas à des ennemis,
lors d'une fête liturgique, non pas une fête païenne.

Là encore,
i.e. après sa mort même,
le prophète témoigne encore de celui qui vient derrière lui.

Tout commence donc ici par un « portage » anonyme,

puisqu' **HÉRODE** était le vrai bourreau,
nous le savons,
et tous les autres ses complices,
plus précisément un portage dans un plat (litt. « *une planche* »)
comme prévu.

La tête, apprêtée (poivre, persil, ciboulette) dans les cuisines du pouvoir,
i.e. dans les geôles de la vérité,
arrive en-haut encore chaude.

N'aura-t-elle jamais été autant vue que là ?

À défaut de supporter la voix du prophète,
qui fait peur,
puisqu'elle porte la condamnation universelle,
le banquet des puissants se délectera de la vision piquante de sa tête.
Mais, existe--t'il une autre extase possible pour la parole de vérité dans la lumière du pouvoir ?
Le prophète,
arraché à son ordre,
peut-il y apparaître autrement que comme cette relique partielle et cadavérique,
comme cette tête sans corps, sans cœur,
pure technocratie...
pure « célébralité »,
pur objet d'amusement,
pur spectacle dévitalisé ?

Ah, dire que tant chantent encore la pureté *dissectrice* de ce délire politique devenu l'Absolu !
Tant rêvent encore à ces banquets de jadis !

Et, ne fuyons pas, il y a encore tant de clercs attablés à ces tables,
qui reluquent les jeunes filles qui dansent
et, l'air blasé, regardent passer les têtes de leurs confrères.

Et, ne fuyons pas, il y a encore tant de nous,
tant de moi,
attablés à ces tables,
avachis à ces tables.

Tant de moi,
malgré moi

et fut donnée à la jeune fille (*korasiô*),

Deuxième étape : le portage conduit à un don.
La tête et le plat,
i.e. la tête dans son processus meurtrier d'apparition dans la lumière du pouvoir,
la tête et le plat donc, inséparables,
lui sont donnés.

Ils deviennent ainsi sa propriété
et la satisfaction de sa demande,
la satisfaction du serment royal,

la satisfaction de la commande royale (verset 9).

Tout est bien,
dans son ordre.

À ce moment,
dans ce don, la fille (*thugatêr*) d'**HÉRODIADE** du verset 6 devient autre chose,
une petite *Korê*,
une vierge.
Elle semble ainsi s'être affranchie du lien à la mère
et devenir ce qu'elle est pour elle-même,
une fillette nubile²,
désirable.

et elle porta à sa mère.

Pourtant,
si le meurtre l'a sortie de la sujétion maternelle
la jeune fille reste soumise à la mère
et ce second portage,
qui fait parallèle avec le premier,
achève la geste épique de la tête prophétique,
qui devient ainsi à la fois un cadeau (d'affranchissement, de mariage ?)
mais aussi le dévoilement final du vrai meurtrier.

À qui profite le crime ?
Traduisez : qui hérite de la tête de la victime ?
Suivez la tête vous trouverez le coupable !

La tête n'aboutit pas dans les mains du Roitelet.
La victoire du Roi est totale,
mais **HÉRODE** est aussi une victime.

La tête ne reste pas dans les mains de la fillette,
comme convenue.
La fillette est d'abord un instrument,
un corps qui danse,
un intermédiaire,
un lieu de transit.

La tête va plus loin.
Elle roule le long de la pente du dispositif
et révèle ainsi sa disposition réelle,
son centre,
sa pesanteur.
Le trophée sera à **HÉRODIADE**.

Verset 12

verset 12 : verset à la construction majestueuse,

² Cf. *Mt 9*, 24-25, dans un contexte particulier, lié à la menstruation.

pour clore cette histoire terrible
et enfin sortir de cet univers mortifère.

Et s'approchant (*proselthontes*),

HÉRODIADE disparaît,
avec, dans ses mains, un plat portant la tête du Baptiste.
Tout le banquet aussi disparaît,
sa cour, ses convives, ses jeux macabres, ses danses cruelles,
son système,
son horreur.

D'autres hommes apparaissent,
venant de l'extérieur.
Soudain, ils sont là,
semblant n'avoir jamais été bien loin,
rappelant aussi combien le Baptiste n'était pas un homme seul,
un anachorète misanthrope,
un solitaire au désert,
mais un maître spirituel,
fruit de la vigne d'Israël,
prophète après tant d'autres,
pédagogue à l'enseignement suivi
dont bénéficia sans doute Jésus.

ses disciples enlevèrent (*heran*, de *airô*) le cadavre (*ptôma*),

De ces liens précieux du maître aux disciples reste une fidélité indestructible,
une fidélité par-delà la mort,
plus forte que la peur,
et ainsi, peut-être, l'audace d'une action téméraire,
menée tambour battant,
afin de rendre à tout prix les derniers devoirs funéraire à ce corps mutilé,
réduit à l'état de cadavre,
dont la forme,
une tête tombée et un tronc détaché,
signifie aussi la fin d'un groupe désormais étêté,
et promis à disparaître (Cf. *Mt 8*, 21-22).

Peut-être est-ce en cela que l'« *enlèvement* » porte en grec (verbe *airô*) la trace d'un relèvement,
d'une élévation,
comme si le cadavre retrouvait par ce geste un semblant de dignité,
sortant du cul-de-basse-fosse où il croupissait,
sortant de l'ignominie,
de la honte,
et de l'apparence de l'échec total.

et l'ensevelirent (*ethaphsan*) ;

Voici le cœur de la construction du verset.

Au centre, il y a cet ensevelissement du cadavre

et l'ombre d'une tombe ouverte par où s'opèrera le débrayage du récit.

Au cœur de ce verset,
il y a un trou noir, un vide de silence et la disparition sans mot du cadavre du Baptiste,
mis en terre,
selon l'usage,
dans l'intimité d'une célébration
dont la discrétion
- pas de lieu, comme MOÏSE,
pas de précision sur la forme du cadavre : le tronc seul, la tête et le tronc ? -
sera à jamais respectée par le narrateur,
sera à jamais reconnue par le lecteur.

Au cœur de ce verset,
il y a la fin de la geste du Baptiste,
la fin de la vocation du Baptiste,
la fin du cri du Baptiste,
et, peut-être,
l'ensemencement d'une alliance nouvelle parvenue ainsi à une complétude paradoxale.

Au cœur de ce verset, il y aurait, peut-être, une fin et un début,
le passage vers une scène nouvelle,
vers des personnages nouveaux,
vers des temps nouveaux,
nouvelle terre, nouveaux cieux,
permettant ainsi au drame du livre,
i.e. la course de la Parole,
la course de la bonne annonce,
de traverser cette atmosphère délétère.
mais seulement de manière provisoire,
car, pour nous, lecteurs,
éprouvés par ce long détour au centre du théâtre de la cruauté,
il y a maintenant l'angoisse de saisir très concrètement combien cette jeunesse,
ce cri d'amour,
cette annonce de béatitude
est bien menacé,
sera bien persécuté.

Mortellement menacé.
Cruellement persécuté.

et allant (*elthontes*),

Par-delà la profondeur de la tombe,
les disciples du Baptiste retrouvent l'horizontalité de la marche
par un verbe dont la forme rappelle,
mais à l'inverse,
celui du début du verset.

ils l'annoncèrent (*apéggeilan*, de *apaggelō*) à Jésus.

Jésus,

non plus protégé par le précurseur,
mais désormais en première ligne,
et, dans la structure du texte,
à la place du maître disparu,
i.e. du cadavre.

Jésus devenu le récipiendaire de la mauvaise annonce !

Jésus, chantre de la Bonne nouvelle, reçoit la mauvaise nouvelle,
et l'annonce de l'ensevelissement du maître,
de la mort qui rôde,
de la mort qui déjà le cherche,
de la mort qui le désire.

Verset 13

Là encore, construction majestueuse
en parallèle,
se répondant terme à terme
pour ainsi s'éprouver en nous comme action analogique.

Ayant appris (*akousas*),

On pourrait aussi traduire : « *ayant écouté* ».
Du moins ce sens est premier en grec,
qui ne dit donc pas seulement une chose *apprise*,
mais aussi une chose *entendue* au sens biblique,
i.e. reçue comme vraie,
irréfragable,
absolue,
une chose donnée,
reçue dans le silence et l'humilité,
dans le vide de soi,
et à laquelle il convient de se mettre à l'école,
et d'obéir,
de manière inconditionnelle,
au risque de devoir tout changer.

Une chose première qui nous rend second
et détermine notre action comme responsoriale.

« *Ayant appris* » signifie donc aussi,
ici,

« *ayant obéi* » au fait,

à la bêtise du fait,

à la rigueur rugueuse du fait,

« *la réalité rugueuse à étreindre* » de RIMBAUD,

devant renoncé aux rêveries douçâtres des fantasmes,
aux solutions tièdes des petits accommodements,
aux puissances consolatrices des divertissements spirituels,
à la fuite narcotique dans le mental.

Jésus sait que le Baptiste est mort,
et pourquoi,
et comment.
Il sait qu'il est vraiment mort,
qu'il est éternellement mort,
- d'ailleurs, n'y a-t-il rien de plus vraie que la mort ?
mort de cette mort-là,
la tête sur le plat,
le plat dans les bras d'**HÉRODIADE**.

Il sait donc que la vie du prophète vaut moins qu'une promesse avinée faite à une jeune fille,
que la vérité divine vaut moins que les hanches d'une jeune fille,
que les rois continuent à tuer les prophètes,
que tout continue comme avant.

Mais il veut obéir car il aime la vérité,
d'un amour éternel.

Il sait, il écoute et il veut que cette chose sue soit vraie,
il veut obéir à cette chose sue qui est vraie.
il sait désormais que celui qui est mort a désigné la vérité,
puisque'il en est mort,
et il sait qu'il lui revient à lui non plus de la désigner à nouveau,
de reprendre le flambeau périlleux de la désignation,
d'entretenir le foyer brulant de la vérité,
non,
il lui revient,
à lui,
en propre,
beaucoup plus :
il lui revient de la faire aimer,
et d'affronter ceux qui la haïssent.

Il comprend donc aussi combien cette mort le concerne

C'est pourquoi,
être véridique,
être logique,
il sait et il veut que cette chose comprise soit vraie,
vraie et aimable,
il sait et il veut obéir à cette chose comprise qui est vraie,
vraie et aimable,
et qu'il lui convient de faire aimer.

Il sait donc que cette mort est un événement pour lui,
pour sa mission,
i.e. son obéissance au Père,
qui est aussi obéissance à la vérité du monde tel qu'il est,
même si l'obéissance au Père implique peut-être d'obéir à sa mise à mort par le monde,
car l'obéissance finie à la mort dans le monde prouve l'obéissance infinie au Père,
dans son paradoxe même,
à cause de son extrême limpidité logique,
de sa grande simplicité,

et de son évidence de vérité,

Le sacrifice qui vient est sacrifice logique,
sacrifice au nom de la vérité,
sacrifice au nom de l'obéissance à la vérité.

Rien de morbide.

Au contraire, CHRIST va sauver la mort même,
sœur mort charnelle,
la replaçant dans l'obéissance,
et dans la vérité.

Or, cet événement d'obéissance implique une action renouvelée
et ce renouvellement pour lui de la configuration de son action implique discernement,
i.e. obéissance renouvelée au Père dans l'obéissance à la vérité des faits du monde.

Jésus se retira (*anechôresen*) de là

D'où le retrait,
l'art du retrait,
le courage du retrait,
la volonté du retrait.
Se retirer pour ressaisir sa vie et son projet,
affronter sa peur.

Réfléchir,
Prier.

Seul.

Se retirer « *de là* »,
lieu inconnu,
tous les lieux en fait,
tous les lieux où cette question se pose.

Se retirer comme au chapitre quatre,
verset douze,
retrait fondateur et décisif en GALILÉE
d'abord NAZARETH,
papa, maman, les frères, les sœurs,
puis CAPHARNAÛM,
loin de papa, maman, les frères, les sœurs,
plus possible désormais,
retrait dans le retrait qui accomplit les Écritures,
illumine d'un coup la Terre,
précipite l'événement de Parole
et l'appel universel à la conversion.

Retrait, non pas qui précède,
mais qui fonde
et permet.

en barque

La barque est le moyen évangélique pour traverser les eaux.
rejoindre l'autre rive,
voir les choses autrement,
passer à autre chose,
ouvrir l'espace des possibles.

C'est ici un moyen pratique pour mettre une distance entre lui et les autres,
se protéger peut-être,
s'éloigner.

JÉSUS seul dans la barque,
qui embarque
qui rame,
qui part,
qui s'éloigne.

Les disciples qui le regardent, peut-être,
qui s'embarque,
qui rame,
qui part,
et s'éloigne.

Seul.

Mais la barque est aussi le symbole de l'Église,
et l'eau celui de la mort,
et ainsi l'Église-barque serait l'instrument offert pour le retrait,
qui offre en soi un chemin pour ressaisir sa vie et sa vocation,
qui offre en soi un chemin à travers la mort,
qui offre la voie du **CHRIST**.

Non plus d'abord la religion chrétienne mais la voie chrétienne,
la voie par la foi au **CHRIST**,
une voie qui efface la religion,
comme on efface ses pas le long des chemins.

Car, dans cette barque du retrait,
du retrait devant les folies meurtrières du monde,
le nocher n'est plus **CHARON**,
psychopompe des enfers,
ou le Hasard,
psychopompe du Néant,
du Néant qui n'existe pas,
et n'existera jamais,
sauf pour des vivants qui eux existent,
et donnent leur existence à ce Néant qui n'existe pas,
mais bien le **CHRIST**,
médiateur du **PÈRE**,
rameur du **PÈRE**.

La barque traverse l'eau,
le **CHRIST** embarqué dans son Incarnation est déjà en Passion,
déjà seul face à la mort.

dans (*eis*) un lieu désert,

L'autre rive est un lieu désert,
le lieu même du Baptiste,
le lieu même de la vocation du baptiste,
lieu du baptême,
lieu de la rencontre de **JÉSUS** et du Baptiste.

En se retirant, **JÉSUS** rejoint le lieu commun.
Il endosse le désert,
le désert de la tentation,
en première ligne désormais.

à l'écart (*kat'idian*).

L'écoute implique la solitude aussi,
l'humilité de l'écoute
modalité de l'obéissance,
l'obéissance si rare et précieuse en ces temps d'orgueil.

« *À l'écart* » traduit ici « *selon soi* ».

Selon soi, ou selon son désir,
selon les choix de sa liberté,
selon l'honneur de nos choix,
le choix d'écouter en silence,
d'obéir donc,
de rester Fils,
rester celui-là,
et ne pas succomber aux Tentations.

Ne pas entrer en tentation de se croire être l'origine du Verbe.
Ne pas entrer en tentation de se croire autre que soi.

N'est-ce pas si ardu de vivre selon soi ?
Si facile de se laisser submerger par le moi, l'ego,
l'ego qui parle et parle,
le bavard ego sans échos,
Si plaisant de s'entendre dire des « *moi je pense que* »,
quand le Soi est en retrait,
en silence,
en écoute,
en humble écoute,
en désert.

Une vie en désert...

et ayant appris (akousantes), les foules le suivirent

Mais voilà,
bien des choses se sont déroulées depuis le chapitre quatre,
et le retour anonyme en GALILÉE.

Plus de désert, plus d'écoute, plus de « *selon soi* »,
mais une mission,
un don de soi.
Plus de « *selon soi* » sans don de soi.

Accrochées à lui, voici donc « *les foules* »,
le pluriel des foules,
le pluriel essentiel des foules divisées,
la masse plurielle et divisée des foules,
bigarrées,
versatiles,
informes,
errantes,
tragiques,
tremblantes,
misérables,
terribles et émouvantes.

Elles aussi écoutent,
et elles savent (de qui d'ailleurs, si ce n'est des disciples ? Mais passons...)

Elles savent, elles suivent.
Pas d'hésitation.
La pluralité essentielle a toujours eu cette possibilité étonnante d'agir d'un seul cœur,
d'une seule force,
d'un seul esprit.
Tout uniment, le pluriel suit.

Cette *sequela* désigne pourtant chez **MATTHIEU** l'être même du disciple,
sa « suivance » immédiate, unanime et résolue,
mais strictement personnel,
absolument unique et libre,
libre réponse à un appel personnel.

Ici,
paradoxe,
terrible et dangereux paradoxe,
dangereux pour eux,
qui sont devenus foules
dangereux pour lui,
lui qui sait cela,
lui seul dans sa barque,
lui selon le soi et qui sait cela,
des foules de disciples donc,
qui suivent le maître,
qui ne peuvent que le suivre.
qui ne sont donc pas des disciples.

Voyez ce que dit le texte,
des foules de disciples qui n'en sont pas !

Mais qui d'autre suivre ?

Elles en ont déjà suivi tant d'autres...

Mais qui d'autre suivre pour l'instant ?

S'il déçoit,
s'il meure,
si elles le dénoncent,
si elles crieront « À mort, crucifie-le ! »

il y en aura encore d'autres à suivre.

D'ailleurs « *Foules* » et « *suivre* » sont synonyme, non ?

à pied

Pas de barque pour les foules,
pas encore d'Église.
On ne pourra s'embarquer que plus tard,
à la PENTECÔTE.
C'est l'ESPRIT qui inaugura le temps du grand embarquement !

Pour l'instant,
les foules le suivent des yeux comme il traverse,

seul,

et seul il voit peut-être les foules diverses qui le suivent,
qui le suivent sans le suivre,
étant des foules,
et des foules de foules.

Dans la barque,
comprend-il combien le désert se retire devant lui,
comme le silence se retire de devant lui,
comme le retrait sera envahi du pluriel des foules,
les foules des « selon les autres »,
les foules des « selon les foules »,
les foules des légions, des multitudes, des répétitions,
des maladies, des échecs, des lâchetés.

Les foules piteuses,
les foules des déjà morts.

Ah les morts, les pauvres morts.

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,

Devant ces foules piteuses qui suivent malgré tout,
comment oublier le chapitre quatre et la proclamation initiale,
qui est l'œuvre du retrait :
« *le Règne de Dieu s'est approché.* »

À l'issue, il avait parcouru la rive et appelé ses premiers disciples.

Il voit la rive.

Il voit les foules qui arrivent, « *à pied* ».

Il comprend.

La barque sera son désert,

il n'y en aura plus d'autres.

La foule sera son désert,

il n'y en aura plus d'autres.

Les foules le tiennent,

elles répondent à l'appel au désert.

L'Incarnation s'approfondit.

C'est ici toute la misère de l'humain qui vient à lui.

C'est ici tout le péché du monde qui vient à lui.

depuis (apo) les villes

Pour la foule, c'est l'inverse...

Sortir des villes !

Aller au désert !

S'arracher des villes,

du monde urbain,

i.e. du monde selon l'humain,

du monde factice de l'humain pour l'humain !

Du spectacle du monde arraché à la vie !

Chacun sort donc,

lui de son désert,

elle, la foule, de son délire.

lui du secret,

elle du spectacle.

Mais quelle douleur pour elle que de s'arracher au spectacle !

Quelle culpabilité que de s'arracher au spectacle !

Quelle douleur, quelle désertion, quelle culpabilité que d'éteindre,
quelle monstruosité que de renoncer à l'humanisme,

aux serments solennels la main sur le cœur,

à la politique qui change la vie,

au travail qui sauve les âmes,

à la grande œuvre,

à la conscience citoyenne

et à ses contributions à la croissance différées !

Pourquoi arrêter les massacres, les sacrifices, les mensonges ?
Nous sommes si bien ensemble,
entre nous,
en ville.

Sortir, sortir,
mais on nous a tant répété que la ville était sans dehors !

Qu'au dehors, il n'y a que perte et oubli.
Qu'au dehors, il n'y a que rien,
silence, étendues vides et monstres enfouis.

Sortir,
c'est déjà vouloir échapper aux maîtres de la ville,
c'est déjà désobéir aux lois de la ville,
à la loi du progrès.

Aller au désert,
c'est déjà se soumettre aux maîtres du désert,
obéir au silence,
rencontrer de bien étranges personnages,
réfléchir « *selon soi* »,
vivre « *selon soi* »

Imaginez,
ce silence qui dégage des anciennes sujétions...

Verset 14

Et, étant sorti,

À l'arrivée,
dans cette sortie,
la barque a disparu.
JÉSUS sort, et sort de rien,
il sort absolument.

Car **JÉSUS** ne sort pas seulement d'une barque,
il sort de bien plus loin.
de si loin,
déjà.

Double sortie en fait,
deux exils,
l'un, **JÉSUS**, hors de la barque
mais une sortie qui vient de loin,
si loin,
déjà,
de la ville céleste,
la JÉRUSALEM céleste,
la cour divine avec ses pompes et ses éternelles liturgies,
l'autre, celle des « *foules* », « *à pied* », hors des villes,

les villes de nos vies, avec ses pompes et ses liturgies toutes humaines,
deux sorties qui se rencontrent au désert,
lieu neutre,
lieu neutralisé.

Deux faiblesses, deux efforts,
comme la condition du miracle qui vient.

il vit une grande foule ;

La sortie est immédiatement une vision.
Sortir, c'est voir,
voir ce qu'il y a à voir,
ce qui n'est pas facile,
ce qui est proprement divin.
Il y a tant à ne pas voir,
il y a tant d'illusion à voir.
Il est si difficile de voir simplement,
sans peur,
sans discours,
sans prévision.

La grâce du texte est aussi de nous inviter dans cette vision
et cette vision à laquelle nous participons avec le narrateur,
est déjà un début de guérison, tant les « les foules » sont devenues « une foule ».

Le regard divin,
extérieur,
bienveillant,
unifie.

Il donne cette unité nouvelle qui réconcilie.

Son regard n'est pas une dissection,
une dissolution,
une diabolisation
mais une assomption,
une symbolisation,
une harmonisation.

Le nombre n'est pas nié. Il a pris place dans une unité solidaire.
en une foule en attente d'être transmuté en un peuple,
en un peuple en attente d'être libéré de ces idole qui saturent le champ de vision,
un peuple d'humains en chemin de libération.

il fut ému aux entrailles (*esplagchnisthê*) sur eux

Le regard du Christ, est regard immédiat de miséricorde,
émotion et miséricorde,
émotion d'entrailles,
intuition d'entrailles,
regard au ventre, sans concept écran, sans morale,

regard pur qui va des entrailles aux entrailles,
et voit un drame sans en rien dire,
mais se laisse toucher, transformer, affaiblir, retourner, bousculer.

Vision miséricordieuse, intime et pudique.
Vision qui voit sans dire, mais laisse dire en soi l'émotion des autres en soi.

Faut-il demander la grâce de cette émotion-là ?
Est-elle à nous supportable, cette émotion-là ?
N'est-elle pas proprement divine, cette émotion-là,
et à jamais fermée pour nous,
nous qui sommes incapable de voir sans fuir,
incapables de voir ce qu'il y a à voir,
Nous qui sommes souvent des sans-émotions ?

et il guérit leurs malades (*arrôstous*).

Au total de ce jour,
au bout de cette rencontre au désert,
la chaîne verbale du drame qui se joue devant nous,
avec nous,
en nous,
est à la fois précise et lourde de sens :
Sortir, voir, être ému, guérir.

À la pointe, l'émotion aux entrailles sera donc redéfinie comme ayant part immédiatement avec la maladie et l'infirmité.
À la vision immédiate répond non le discours mais la thérapeutique,
la thérapeutique des foules qui consiste à guérir les plus faibles,
la thérapeutique divine qui jaillit d'une sympathie radicale.

Et là, Jésus fait ce qu'il peut, comme il peut, avec ceux qui sont là.
Ne fait-on jamais rien d'autre que ce que l'on peut, comme on peut, avec ce qui est là ?
Un humain ne peut-il rien faire d'autre que ce qu'il peut comme il peut, avec ce qui est là ?
Et l'homme-Dieu lui-même ne peut-il rien faire d'autre que ce qu'il peut, comme on peut,
Ne rien guérir que ce qu'il peut,
qui est là,
diviniser que ce qu'il peut,
qui est là ?

Ce faisant, il casse enfin le magma de la foule,
le magma indifférencié de la foule,
la non-personne de la foule,
révélant des êtres de chair et de sang,
révélant des humains en attente d'être,
révélant un petit chemin dans les ténèbres.

Ce faisant, il guérit le magma de la foule,
le magma indifférencié de la foule,
la non-personne de la foule,
révélant des êtres de chair et de sang,
révélant des humains en attente d'être,

révélant un petit chemin dans les ténèbres.

Le petit chemin s'ouvre par les plus faibles.

Le petit chemin ne pourra s'ouvrir que par les plus faibles,
les malades,
et les tout-petits.

Il n'y a pas d'autres chemins.

Le soir étant venu,

Bien.

Changement de temps, nouvelle scène.

On baisse la lumière.

Le jour se finit,
et vient la nuit.

Il faut aviser.

les disciples vinrent auprès de lui, disant :

Changement de lieu, changement de personnages.

Surgissent les disciples,

hommes du soir,

hommes qui viennent comme vient le soir,

qui viennent comme la fin,

quand sonne la fin du temps des miracles,

qui viennent auprès du maître sonner la fin du temps des miracles

et annoncer la mauvaise nouvelle du soir.

« *les disciples* » et pas « *ses disciples* »,

ce qui étonne.

Comme s'il restait bien des choses à transformer,

ce que leurs dits,

un discours concerté semble-t-il,

un discours de disciples comme affranchis du maître,

un discours de groupe,

un discours presque de foule,

va tout de suite confirmer.

« *Le lieu (topos) est désert*

La première chose qui vient aux lèvres n'a pas la ferveur d'une allégresse,

la douceur d'une action de grâce,

la force de l'étonnement devant tout ce qui arrive,

ce qui vient aux lèvres est un attribut concernant le « *lieu* ».

La question du lieu obsèdera souvent mais pour de bien piètres raisons,

i.e. en termes de ressources,

i.e. en termes de peur de manquer,

peur infantile de manquer.

Cette obsession se présente si intense,

si énorme,

qu'elle autorise comme une évidence catégorique et première, absolue en un sens, une phrase aussi étrange que celle-ci en cette circonstance pourtant peu banale :

« *Le lieu est désert* ».

« *Désert* », soit,
mais, nous le savons, tout couvert d'une foule immense,
en communion thérapeutique avec le Maître !

Un lieu désert plein de miracles,
de sainteté,
de douceur,
de miséricorde !

Un lieu plein donc, pour qui voit avec le cœur,
un lieu proprement miraculeux,
le véritable hôpital de campagne.

Pourtant, quand vient la nuit
la nuit avec ses fantômes et ses angoisses,
avec la peur qu'il n'y ait jamais plus de matin,
la peur de la mort définitive,
la peur de la peur,
rien ne résiste à ce que l'on voit,
et l'on voit par-delà ce que l'on voit,
et l'on ne veut plus voir les malades guéris,
les âmes consolées,
les humains apaisés.

Ce lieu-*topos* n'est plus perçu à travers la joie des rencontres,
ici la rencontre du Dieu et de son peuple,
la plus haute rencontre qui soit pour le peuple élu,
celle qui actualise l'exode !

Ce lieu-*topos* n'est plus vécu selon sa nature interpersonnelle.
Le « *désert* » n'est plus la possibilité offerte d'un dialogue amoureux,
l'autorisation par le creux d'une révélation en acte,
d'un tact cordial et curatif,
d'un chant d'allégresse.

Non !
Il ne peut plus être envisagé selon ce partage.

Non !
Jamais plus !

Ce lieu-*topos* comme tous les autres redevient un réceptacle à remplir de matière et d'angoisse.

Ce sont donc des disciples pleins de matérialisme qui s'avancent,
pleins de besoins élémentaires qui chassent les miracles,
pleins de la peur des consumérismes matérialistes,
pleins de la nuit, de la honte et du néant des consumérismes matérialistes,
Ce sont nos frères qui s'approchent,
c'est nous qui nous approchons.

Des frères pleins de leur épuisement,
pleins de ce qui nous menace,
et nous défigure.

Pleins, déjà, des causes idiotes de notre épuisement moderne,
ces vides à remplir coûte que coûte,
l'impatience de tout.

Regardez donc :

« *les disciples* », au soir tombant, s'approchent.

Ils entrent dans la scène du miracle,
dans la belle lumière vespérale.

Ils traversent la tente de la rencontre,
foulent aux pieds le désert transfiguré,
l'amour,
la miséricorde,
la joie.

Mais ils ne voient rien de cela.

Ils ne comprennent déjà plus cela.

Ils voient au-delà,
ils ne voient plus que par leur angoisse.

Ils sont déjà à ce point dans leur délire,
leur peur,
leur peur de groupe.

Alors ils parlent,
évidemment.

Ils interpellent le maître.
en groupe,
d'une seule voix.

Ils parlent
mais articulent ces mots insensés qui ressortent de la langue des choses,
la langue épuisée des choses,
la langue du néant inépuisable :
« *Le lieu est désert* ».

Car pour eux,
sans mémoire puisque sans ouverture,
puisque si peu « *disciples* »,
rien n'a plus lieu de ce que racontait le verset quatorze.

et l'heure est déjà passée (parêlthen).

Après le « *lieu* », « *l'heure* ».
L'espace et le temps.
Nos disciples sont de bons kantien.
Ils se sont déjà reclus au bain de la critique.

Ce qui demeure cependant,
énorme,
formidable,
c'est la prétention à définir et le temps et l'espace,

à les réduire à leur échelle,
comme ils parlent au maître,
le seul maître des temps et des espaces,
pour tout tenir entre leurs mains.

« *Le lieu est désert* » va donc en frère avec « *l'heure est déjà passée* ».

« *l'heure* », ce mot si beau,
si libre,
si hors du propos des hommes,
mot qui dit le temps miraculeux qui appartient à Dieu seul,
qui dit l'événement miraculeux qui appartient à la vie divine,
nue,
qui dit la fontaine jaillissante, joyeuse et apaisante,
qui dit l'Impossible devenu possible,
ce mot donc,
si beau,
si fragile,
si pur,
ce mot indicible et délicat est tout de même ici tranquillement, vulgairement approprié et domestiqué,
concassé,
malaxé,
écrabouillé,
mis à la mesure des humains,
à la mesure nihiliste des humains dès qu'ils outrepassent leur possibilité,
dès qu'ils cessent d'être vraiment critiques.

Et cette mesure ne peut être que constat effronté d'un déclin sans partage,
le signal apeuré d'une fin inéluctable.

Le nihiliste jouit des ruines,
ou s'en désole,
c'est ainsi.

Voilà son cercle.

Peut-être le « *déjà* » indique-t-il encore la trace nostalgique d'un temps comme suspendu,
un temps miraculeux qui passa si vite :

De fait, nous le réalisons seulement, un seul verset pour tant de miracles !,
pour tant de regards croisés,
tant de plaies guéries,
de douleurs apaisées,
de joie recouvrée.

Tant.

Et un seul verset !

Tant de belles images,
tant de belles histoires à raconter,
tant d'émotions en polychromies !

De quoi convertir le monde entier !
De quoi vendre le monde entier !

Mais non.

Comme si l'évangéliste n'écrivait pas pour cela.

Comme si l'évangéliste était si peu dithyrambe,
si peu « agence de communication » et outil de propagande.
Si peu « *commercials* ».

Ce qui l'intéresse, cet idiot, ce sont « *les disciples* »,
c'est-à-dire nous-lecteurs,
et notre regards d'abrutis,
et nos opinions faussées,
et nos délires d'opinions faussées.

Comme s'il ne fallait pas un peu souscrire à la démagogie pour convaincre,
comme s'il n'était pas déjà si compliqué d'écrire l'histoire de l'Incarnation d'un Dieu,
et de la faire accroire !

Il aurait suffi de passer sous silence la remarque du groupe « *les disciples* »
qui est aussi la remarque de nous-lecteurs :
« *Le lieu est désert et l'heure est déjà passée* ».

Mais de fait,
l'évangéliste dans sa candeur semble ici nous penser vertueux,
disciples de la vérité,
armés du courage de la vérité,
ou décidés à la demander.

À qui parle-t-il donc ?
À cette part de nous qui n'a pas renoncé ?
À cette vertu de vérité qui surnage un peu ?
À l'honnête homme ?
À l'enfant qui ne sait pas encore très bien mentir,
qui n'a pas inventé un monde,
une Société,
des Valeurs,
des Vérités,
la Raison,
l'État,
la Loi,
pour mentir ?

Alors oui,
s'il parle à l'enfant qui sait ne pas trop savoir,
alors il faut bien en convenir avec « *les disciples* »
tout passe pour nous,
tout est désert pour nous,
si le maître ne nous étreint plus au cœur,
si l'Esprit du maître ne nous inspire pas au cœur,
et nous laisse ainsi soliloquer.

La vie elle-même,

alors,
pour ne pas se renier totalement,
pour se croire un peu supportable,
la vie elle-même se pense fièrement comme jouissance du désert et éloge du passage,
histoire de ne pas apparaître pour un abruti,
histoire de n'être pas complètement dupe du malheur,
histoire de se pavaner hirsute devant le Destin.
Histoire de remplir nos murs *facebook*.

« *L'heure est déjà passée* ».

Cela sonne vrai,
hélas.
Pour l'humain, depuis longtemps,
toutes les heures,
l'heure de soi,
heures de la Béatitude,
i.e. l'heure de la rencontre avec le Principe
semblent déjà passées.
Cette nostalgie taraude nos âmes si délicates.

« *Le lieu est désert* »,
cela sonne vrai,
hélas.
Pour l'humain, depuis longtemps,
tous les lieux
lieux de la Béatitude,
et d'abord le lieu de soi,
semblent parfois devenus comme un désert d'immense désolation.

À cela, comme en tout ou presque, la modernité pense avoir trouvé la parade :
la marchandise remplacera le trouble oubli des Edens perdus.
Il suffira de remplacer le Dieu créateur par le Bourgeois,
la mystique par la politique,
la miséricorde par les lois du marché,
et le silence du culte par le brouhaha des libéralismes, etc.

Inutile d'en rajouter.
Nous savons tous de quoi je parle,
sauf à mentir encore,
à rajouter le mensonge à la laideur de la fête
et la haine de la vérité à notre désœuvrement hilare,
ce qui est le drame supplétif de notre époque,
la marge de manœuvre qu'il nous reste encore,
i.e. l'hyper-drame évitable de notre monde dramatiquement moderne.

Oui, ce drame est « *déjà* » si triste qu'il ne convient pas d'en rajouter.

Renvoie (apoluson) les foules,

Après le constat délirant, la décision délirante,
l'ordre délirant donné avec autorité au maître

au nom d'une logique irréfragable.

Tout cela leur semble très logique,
et implacable.

Cela respire la raison,
cela pourrait même, si besoin, prendre les vêtements irréfutables de la compassion.

Un principe supérieur s'impose,
implacable,
comme un fait, et non comme un choix,
une soumission et non une libération,
un fait de marteau-pilon qui exige la fin des attouchements thaumaturgiques,
des regards amoureux,
des tacts miraculeux,
des sourires émerveillés,
la fin d'une parenthèse enchantée,
le doux mirage d'un Dieu rêveur.

Retour à la terre !

Voilà donc que s'impose le renvoi,
ou plutôt, selon l'origine grecque, de la déliaison.
La rupture du lien, c'est aussi la fin de la religion,
de la religion du désert comme rencontre salvifique,
le retour à l'ordre antérieur quand le Dieu se tenait loin de son peuple,
quand le Dieu jouait parfaitement son rôle de Dieu,
- quoi de pire que de devoir jouer son propre rôle,
quand le peuple-foules se tenait loin de son Dieu,
chacun chez soi,
Dieu pour tous,
un Dieu pour chaque foule.

Et « **les disciples** » pour remplir de leur délire cet espace intermédiaire,
cette liaison intermédiaire,
ce pouvoir intermédiaire,
plein de logique et de soumission aux faits,
pleins du courage de la vérité,
pleins de compassion même,
si besoin.

afin que s'éloignant (apelthontes) dans (eis) les villages,

...pleins de bonnes raisons en somme.

Les bonnes raisons ne manquent jamais dans les évangiles,
ne manqueront jamais aux amis de la vérité.

Il y a et aura toujours ces « **afin que** » plein de sutures causales,
porte ouverte vers un programme idéologique prêt à tout assumer,
à tout sauver.

L'ascèse de la Bonne nouvelle consistera donc aussi à lutter contre ces troubles évidences bienveillantes,
ce que les disciples ne peuvent encore envisager,

encore moins vivre
et encore moins annoncer.

Ici l'évidence souveraine prend la figure rassurante de la nécessité d'un éloignement,
d'une distance salvatrice qui met fin à l'horreur irréaliste du partage quand il dure,
qui ne sera jamais un style de vie mais une parenthèse enchantée,
car le miracle n'est pas *common life*.

Double éloignement en fait,
à y regarder de près,
 éloignement du maître et de ses débordements thaumaturges,
 éloignement des foules les unes par rapport aux autres,
 éloignement comme les galaxies dans notre cosmos en expansion.

Dispersion donc, diaspora, nouvel exil,
assomption résignée d'un archipel de foules éloignées,
vaguement mises en réseau par le récit,
dynamique girondine en apparence,
plutôt nous au centre et eux autour,
 chacun dans son village,
 chacun dans sa nuit.

Car il est bon que le maître reste à nous,
nous « *disciples* »,
il est bon que ce désert plein de délices et de miracles reste à nous.

ils achètent (agorasôsin) pour eux-mêmes de la nourriture (brômata) ! »

Voici la pointe et le gros mot,
le principe et l'annonce de nos tristes malheurs :
au miracle de la rencontre,
à la dynamique du désert,
à la joie des guérisons inattendues
« *les disciples* » opposent l'achat.

Acheter.

Diviser pour mieux acheter,
renvoyer pour mieux acheter,
se séparer pour mieux acheter,
et acheter parce qu'il n'y a pour eux que cette possibilité.

Il ne s'agit donc pas ici d'un choix, mais d'une nécessité,
une nécessité qui porte déjà son projet théologico-politique,
son *agora*.

Les tenants de cette ligne semblent invincibles
tant ils ont cette certitude chevillée au corps.
Il n'y a pas d'alternative au marché,
non plus à la démocratie libérale,
qui sera bien cette douce vie « *pour soi-même* » :
« *Charité bien ordonnée* etc. »

Ils ont d'ailleurs raison,
Immensément raison.
Ils n'y a pas d'alternative heureuse au marché dans l'ordre des corps.
Il n'y a pas d'alternative sérieuse en dehors d'une ouverture vers le Mystère,
ce qui n'est plus de mise.
Le marché « *pour soi-même* » est la forme ultime dans l'ordre des corps,
le seul nirvana crédible des corps séparés et rejetés dans la nuit qui vient.

Car le moteur de cet état de fait repose sur deux constats implacables,
élémentaires,
universels,
partagés,
et bien simples :

La nourriture va manquer !
Voilà donc ce qui obsède,
la nourriture peut manquer
et voici son corolaire : l'achat « *pour soi-même* ».

Acheter pour ne pas manquer,
se séparer pour survivre.

Le Nouveau Testament en rajoute,
il insiste jusqu'à la caricature :
En *Jn 4*, 8, nourriture, séparation et achat *vs* eau vive, rendez-vous et don.
Difficile d'être plus explicite...

Le solide contre le liquide,
la logique de l'échange contre la logique du don,
les disciples en ville, dans l'agora, à la superette locale, contre **JÉSUS** seul au puits avec la fille au cinq
maris.

Ce faisant la rencontre miraculeuse avec la fille sera interdite aux disciples en *shopping*, comme l'étonnante
épiphanie christique de **JÉSUS** :
« *Je le suis moi qui te parle* » (*Jn 4*, 26).

Le marché sauve des angoisses,
les angoisses les plus archaïques,
mais empêche bien des choses,
empêche tout en fait.

Celui-ci leur dit : « Ils n'ont pas besoin de s'éloigner.

Mais JÉSUS les sauve du marché par sa parole opposée.

Voilà un bien grand problème pour la petite église catholique en ces temps de marché unique, car il lui est difficile d'entendre ce qui suit

qui prend forme d'une évidence plus grande encore :

« Ils n'ont pas besoin ».

« Pas besoin »,

quand les disciples plaçaient leur précieux argumentaire sur un besoin très élémentaire, le plus élémentaire qui soit.

Et le délire *agoratique* s'évapore alors au soleil lumineux de la parole divine.

Difficile aujourd'hui de croire à une si grande simplicité, à une telle contre-évidence.

Il faudrait pour cela croire que Dieu est plus élémentaire que notre peur de manquer,
plus simple que nos besoins les plus simples,
plus bas que nos pires bassesses,
quand nous imaginons des divinités si complexes,
si hautes perchées,
si lointaines...

Donnez-leur vous-mêmes à manger. »

Panique à bord : donner !!

Mais donner quoi ?

Peut-on donner ce que l'on a pas,
ce que seul l'agora en diaspora peut octroyer au prix du marché ?

Mieux ou pire :

le « *vous-mêmes* » en forme de boomerang,
désigne clairement sa cible réflexive,
ceux-là même qui causent depuis si longtemps,
depuis ce si long verset quinze,
verset interminable qui enserme nos sociétés depuis si longtemps,
qui emprisonne nos consciences depuis si longtemps,
ridiculise la vie politique depuis si longtemps,
maltraite tant de vies depuis si longtemps.

Ce « *vous-mêmes* » en forme de provocation signifie non plus s'éloigner,
mais se rapprocher,
toucher ce peuple guéri,
aimer cette foule.

Ce « *vous-mêmes* » en forme d'invitation au repentir signifie non plus se disperser,
mais demeurer ensemble.

Ce « *vous-mêmes* » en forme de conversion signifie non plus s'en remettre à d'autres mais s'en remettre à soi,

à la qualité de la rencontre,
à la joie de cette après-midi miraculeuse,

Ce « *vous-mêmes* » en forme de foi signifie non plus s'en remettre à l'argent
mais à autre chose,
d'inconnu
et de mystérieux.

À autre chose ou à un autre.

Ceux-ci lui dirent : « *Nous n'avons ici (ôde) sinon cinq pains et deux poissons.* »

Provocation-action.

Que vont répondre à l'invitation du maître nos pauvres disciples soudain rapportés à « *eux-mêmes* » ?

Ils vont devoir regarder ce qu'ils ont « *ici* »,
pas plus loin,
pas sur les marchés fantasmatiques,
pas au loin,
dans les villages en archipel.

Ils se regardent donc,
se comptent,
s'interrogent.

Ils cherchent,
mettent tout en commun,
et le « *nous* » trouvent.
Ils trouvent peu, presque rien,
ils ne trouvent en fait qu'une objection évidente à la demande dérisoire du maître :
cinq pains,
deux poissons,
dans cet ordre décroissant qui annonce un néant à venir : cinq-deux-zéro,
car quoi faire avec si peu.



Rien.

Pourtant,
cinq et deux sept, tout est dit.
Il suffit de savoir compter.
Il suffit d'oser compter.

La perfection est bien là,
mais petite,
menue,
sabbat caché,
bénédiction encore inaccessible à leurs yeux,

à leurs esprits si lents à croire,
à leurs délires « agoratiques » de peine-à jouir, d'aclatement et de dispersion,
une perfection symbolique,
en morceau,
éparse,
acquise par la somme improbable d'éléments hétérogènes,
par la complémentarité des ordres et la différence.

Pour cette perfection-là, le produit ne suffit pas,
il faut les linéaments d'un repas entier,
simple, quotidien, équilibré.

Pour cette perfection-là, le produit ne suffit pas,
Il faut la structure du repas,
pains et poissons,
il faut la forme du repas partagé,
rien de moins que la forme du repas de fête.

Ce soir, c'est Dieu qui invite !

Jésus dit : « *Apportez-les moi.* »

19 Puis, ordonnant à la foule de s'asseoir sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il prononça la bénédiction ; il rompit les pains, il les donna aux disciples, et les disciples les donnèrent à la foule.

20 Ils mangèrent tous et ils furent rassasiés. On ramassa les morceaux qui restaient : cela faisait douze paniers pleins.

21 Ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille, sans compter les femmes et les enfants.

22 Aussitôt Jésus obligea les disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules.

23 Quand il les eut renvoyées, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul.

24 La barque était déjà à une bonne distance de la terre, elle était battue par les vagues, car le vent était contraire.

25 Vers la fin de la nuit, Jésus vint vers eux en marchant sur la mer.

26 En le voyant marcher sur la mer, les disciples furent bouleversés. Ils dirent : « C'est un fantôme. » Pris de peur, ils se mirent à crier.

27 Mais aussitôt Jésus leur parla : « Confiance ! c'est moi ; n'ayez plus peur ! »

28 Pierre prit alors la parole : « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux. »

29 Jésus lui dit : « Viens ! » Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus.

30 Mais, voyant la force du vent, il eut peur et, comme il commençait à enfoncer, il cria : « Seigneur, sauve-moi ! »

31 Aussitôt, Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

32 Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba.

33 Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, et ils lui dirent : « Vraiment, tu es le Fils de Dieu ! »

34 Après la traversée, ils abordèrent à Génésareth.

35 Les gens de cet endroit reconnurent Jésus ; ils firent avertir toute la région, et on lui amena tous les malades.

36 Ils le suppliaient de leur laisser seulement toucher la frange de son manteau, et tous ceux qui le faisaient furent sauvés.